MONSEIGNEUR

BAILLARGEON

ARCHEVÊQUE

DE

QUÉBEC

SA VIE, SON ORAISON FUNÈBRE PRONONCÉE A LA CATHÉDRALE,
SON ÉLOGE DANS LES ÉGLISES DE QUÉBEC
ET SES FUNÉRAILLES

QUÉBEC
IMPRIMÉ PAR AUGUSTIN COTÉ & Cie
1870

MONSEIGNEUR

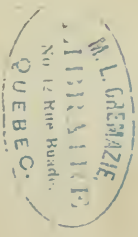
BAILLARGEON

ARCHEVÊQUE

DE

QUÉBEC

SA VIE, SON ORAISON FUNÈBRE, PRONONCÉE A LA CATHÉDRALE,
SON ÉLOGE DANS LES ÉGLISES DE QUÉBEC
ET SES FUNÉRAILLES.



QUÉBEC
IMPRIMÉ PAR AUGUSTIN COTÉ & Cie
1870

APPROBATION.

Nous recommandons avec beaucoup de plaisir la brochure intitulée « Monseigneur Baillargeon, *archevêque de Québec,* » comme de nature à édifier les fidèles, en leur faisant connaître les éminentes vertus du saint Prélat dont nous pleurons la perte récente.

Québec, 21 octobre 1870.

C. F. Cazeau, Ptre. Administrateur.
E. A. Taschereau, Ptre. Administrateur. et Sup. Sém. Québec.

Tout droit de reproduction réservé.

Cette brochure, ainsi que le titre l'indique, renferme la notice biographique de Mgr Baillargeon, l'oraison funèbre prononcée à la cathédrale le jour de son enterrement, les éloges qu'en ont faits dans leurs églises respectives les abbés J. Auclair, Z. Charest, Ant. Racine et B. McGauran, ainsi qu'un compte-rendu des funérailles tiré de quelques journaux.

La notice biographique est la même qui a déjà paru dans plusieurs journaux de Québec; mais on y a fait d'intéressantes additions.

Quant à l'oraison funèbre et aux éloges, ils n'ont été publiés et ne le seront dans aucun journal.

Si plus tard, comme nous n'en doutons pas, quelqu'un entreprend d'écrire au long la vie du grand évêque que l'église du Canada vient perdre, on sera heureux de trouver rassemblés dans une même brochure une foule de

détails précieux que le temps aurait dispersés ou fait oublier.

En attendant, chacun voudra se procurer ce souvenir d'un homme que tout le monde a aimé, et dont l'éloge se trouve aujourd'hui sur toutes les lèvres.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/monseigneurbail00paqu

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

Mgr C.-F. BAILLARGEON,

ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC

PAR

Monsieur l'abbé BENJAMIN PAQUET

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, ET PROFESSEUR DE THÉOLOGIE MORALE A L'UNIVERSITÉ-LAVAL.

Virtute vivit, memoria vivit, gloria vivet.
Il a vécu dans la vertu, il vit dans la mémoire des hommes, il vivra dans la gloire.

Lorsque le citadin, fuyant la monotonie et les bruyantes clameurs de la ville, arrive par un beau jour au milieu d'une riante campagne, à la vue des objets variés et charmants qui l'entourent, il ne peut contenir son admiration, qui se traduit par ce cri de joie : Oh ! que c'est beau ! que c'est magnifique ! Mais veut-il communiquer à ses amis les impressions qu'il a ressenties, il ne fait plus que bégayer, ne sachant par où débuter et quels objets peindre. Nous éprouvons le même embarras, en commençant à écrire une notice biographique de notre vénérable et bien-aimé Archevêque. Accoutumés à rencontrer généralement, dans une longue carrière, certaines faiblesses, certaines défaillances, nous ressentons une véritable joie de n'apercevoir dans la noble vie de Mgr Baillargeon qu'une longue série de travaux apostoliques, de vertus admirables et de beaux dévouements. Plus on examine de

près la grande âme de notre saint prélat, plus on sent le besoin de s'écrier : Quelle belle vie ! quelle touchante charité ! quel zèle ardent ! quelle profonde humilité ! quelle douceur paternelle, et vraiment digne de saint François de Sales !

On voudrait exhiber aux regards du monde entier le sublime tableau d'une carrière si noblement et si saintement parcourue ; mais, pour faire connaître en détail toutes les grandes actions et toutes les vertus dont sa vie n'est qu'un tissu continuel, il faudrait d'abord une plume plus exercée et plus habile que la notre, et aussi une étude plus longue et plus minutieuse que celle que nous pouvons faire. Nous nous contenterons donc d'effleurer les sommets, et de donner une petite esquisse de cette vie apostolique que nous avons tous admirée, et dont nous garderons une éternelle mémoire.

***

Monseigneur CHARLES-FRANÇOIS BAILLARGEON, Archevêque de Québec, est né à l'île aux Grues le 26 avril 1798. Son père était le sieur François Baillargeon, et sa mère Dame Marie-Louise Langlois de Saint-Jean. Ses premiers ancêtres venus en ce pays s'appelaient Jean Baillargeon, de la paroisse de Loudigny, en Angoumois, et Marguerite Guillebourday, de Marçay, en Poitou ; leur mariage fut célébré à Québec en 1650. Le sieur Jean Baillargeon s'établit d'abord dans l'île d'Orléans, en cette partie qui forme aujourd'hui la paroisse de Saint-Laurent.

A l'époque de l'enfance de Mgr Baillargeon, l'île aux Grues, dont la population était peu considérable, n'avait pas l'avantage de posséder un curé résident ; elle était visitée à de rares intervalles par le curé du Cap-Saint-Ignace. M. Viau, devenu plus tard grand vicaire de l'archevêque de Québec, était alors curé de cette paroisse, et, dans ses visites à l'île aux Grues, il avait bien su remarquer la supériorité du jeune Baillargeon sur les enfants de son âge. Un jour, il le fait mander. « Sais-tu lire, mon cher ? lui dit il.—Non, M. le curé, répond l'enfant avec candeur ; mais je désire beaucoup apprendre à lire.—Aimerais-tu à faire des études ?—Je le voudrais bien ; mais mes parents ne peuvent pas me mettre au collége.—Mon enfant, il me suffit de savoir que tu désires étudier ; je me charge de tout.» Dès ce jour, M. Viau le prit avec lui, lui montra à lire, et lui donna les premières leçons de latin ; les progrès rapides du jeune élève remplirent le professeur d'admiration et de bonheur.

***

En 1813, M. Viau plaça le jeune François dans un modeste collége qui venait de s'ouvrir à Saint-Pierre, Rivière-du-Sud. Dans sa courte existence, ce collége se glorifie de compter parmi ses élèves trois prélats : Mgr Baillargeon, Mgr Blanchet, archevêque d'Orégon, et son frère l'évêque de Nesqualy, dans le même territoire ; l'état lui doit aussi l'un de ses hommes les plus distingués, l'honorable René-Edouard Caron.

Un an plus tard, M. Viau envoyait son protégé au

collége de Nicolet. Le 16 octobre 1814, M. Archambault, directeur du college de Nicolet, écrivait à Mgr Plessis :

« Le jeune homme de M. Viau vient enfin d'arriver ; il est pour la méthode. Son nom est Charles-François Baillargeon ; son âge, 16 ans. C'est un grand garçon, bien fait, bonne mine, et montrant quelques dispositions. » Une liste de prix, envoyée à Mgr Plessis deux ans plus tard, le 9 août 1816, par M. Archambault, nous prouve qu'en effet il avait *quelques dispositions* ; car il finit déjà sa rhétorique, et remporte le premier prix d'excellence et les premiers prix d'amplification française, d'amplification latine et de version.

Il termina ses études collégiales en 1818. Mgr Plessis, qui l'affectionnait beaucoup, le tonsura dans l'automne de la même année, et le nomma professeur au collége qu'il venait d'établir dans la paroisse de Saint-Roch de Québec. Après avoir enseigné pendant trois ans dans cette institution, tout en faisant ses études théologiques, il fut appelé au petit séminaire de Québec, où on lui confia la classe de rhétorique ; il s'acquitta de cette charge avec un succès remarquable. Il était en même temps surveillant avec M. Baillairgé. Le 1er juin 1822, il fut ordonné prêtre par Mgr Plessis, et nommé aussitôt chapelain de l'église de Saint Roch, qui, à cette époque, n'était qu'une succursale de N.-D. de Québec. Il fut aussi chargé de la direction du collége de Saint-Roch.

***

Sa santé, qui avait toujours été chancelante, s'était affaiblie davantage pendant l'année 1826, et ne lui

permettait plus de continuer le double travail qui lui avait été confié. Le 26 septembre 1826, Mgr Panet le nommait à la petite cure de Saint-François (île d'Orléans) ; dans sa lettre de nomination, nous lisons ce qui suit :

« Il est bien raisonnable, après les services que vous avez rendus pendant plusieurs années au nouvel établissement de Saint Roch, qu'on vous accorde un lieu de repos où vous puissiez vous remettre de vos fatigues. Je profiterai de cette occasion pour vous dire par écrit ce que je vous ai dit de vive voix, combien je suis content de la manière dont vous avez conduit la maison qui vous a été confiée, regrettant de vous voir partir de cette ville. » Le 12 octobre de la même année, M. Baillargeon écrivait à l'évêque : « C'est un nouveau sujet de reconnaissance pour moi envers Votre Grandeur, de ce qu'elle m'a confié une église où je trouve tant d'avantages. N'ayant qu'à entretenir le temple de pierre, que je trouve abondamment fourni de toutes choses, puissé-je travailler avec succès à orner les temples vivants et spirituels dont je suis chargé, et dont je dois répondre. C'est ce que j'espère par le secours de vos ferventes et saintes prières.»

Dans la cure de Saint-François, sa santé se rétablit si rapidement, que, l'année suivante, il fut chargé du soin des deux cures du Château-Richer et de l'Ange-Gardien, qu'il desservit jusqu'au premier octobre 1831. Les quarante années qui se sont écoulées depuis cette époque, n'ont pu effacer dans la mémoire des fidèles de ces paroisses le souvenir de ses précieuses qualités

et de ses grandes vertus. Ce fut alors (1831) que Mgr Panet le choisit pour le mettre à la tête de la cure de Québec, devenue vacante par l'élévation de M. Signay à l'épiscopat.

***

Le jeune curé, accoutumé au ministère modeste de la campagne, qui était plus selon ses goûts, n'accepta ce poste élevé qu'avec la plus grande répugnance et la plus vive douleur ; encore ne s'y détermina-t-il que sur un ordre formel de son évêque. « Le bien de la religion, écrivait Mgr Panet le 19 septembre 1831, exige que vous soyez placé à ce poste, et je vous déclare que je ne reviendrai pas sur votre nomination. Votre obéissance bien connue me porte à croire que vous accepterez volontiers la charge qui vous est imposée par votre évêque. » Il passa, comme il l'a raconté lui-même, toute une nuit à pleurer, tant il avait peur de cette grande charge. Mais il avait à peine commencé l'exercice du saint ministère dans sa cure de Québec, que déjà il possédait toute la confiance de ses paroissiens ; l'onction de sa parole, ses manières douces, affables et sans recherche, lui avaient gagné tous les cœurs.

L'été suivant (1832), la ville de Québec fut visitée pour la première fois par le choléra, qui venait de faire tant de ravages en Europe ; le fléau fournit au nouveau curé l'occasion de déployer son zèle et sa charité. On le voyait nuit et jour auprès des malades, soit dans les hôpitaux, soit à domicile, préparant à la mort ceux qui avaient été frappés de cette cruelle maladie. Sa

sollicitude ne se borna pas à ce pénible ministère. La mort avait fait un grand nombre de veuves et d'orphelins parmi les habitants de Québec et surtout parmi les émigrés venus en grand nombre de l'Irlande ; aussitôt que la maladie eut diminué, il s'appliqua à soulager tant de familles réduites à la misère, recueillit les orphelins, et les plaça avantageusement pour la plupart dans les campagnes du district de Québec.

L'année 1834 le vit déployer le même zèle et la même charité dans des circonstances à peu près analogues. On sait que les désastreux incendies de 1845 avaient plongé Québec dans un malheur et dans une ruine qui paraissaient irréparables ; mais on se rappelle comment la charité presque du monde entier vint au secours de notre cité ; on connaît aussi quel fut le dévouement de tous les citoyens sans distinction d'origine ou de religion. Toutefois, on se plaît à reconnaître que le curé de Québec, malgré une santé délabrée, fut, par son énergie, l'âme du comité chargé de distribuer les secours ; ses idées pratiques frappèrent tout le monde, furent adoptées, et produisirent de merveilleux résultats.

Dans l'été de 1849, le choléra éclata de nouveau à Québec. M. Baillargeon venait à peine d'arriver à Cacouna, pour y prendre un repos que les médecins avaient jugé tout à fait nécessaire, lorsqu'il apprit la funeste nouvelle ; aussitôt il se prépare à revenir au milieu de son troupeau. Ses amis, voulant le retenir, lui représentent que l'état de sa santé, non-seulement le dispense, mais encore lui fait un devoir de ne pas s'exposer. « Non, dit-il, c'est mon poste ; heureux si

Dieu me fait la grâce de mourir au milieu de mes brebis, en les préparant à la mort. » Il était pasteur, et il avait bien des fois médité ces paroles de l'Apôtre : *Ego libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris ;* pour moi, je donnerai tout avec joie, et me donnerai encore moi-même pour vos âmes ; et ces autres paroles de Notre Seigneur : *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis* ; le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.

Une des principales obligations du bon pasteur, est de prendre soin de la jeunesse ; aussi M. Baillargeon ne négligea pas cette partie si considérable et si intéressante de son troupeau. Avec le secours de la société d'Education du district de Québec, il fit venir les Frères des Ecoles Chrétiennes, et confia à leurs mains habiles l'éducation des enfants du peuple. Les sacrifices qu'il s'imposa pour l'établissement des Chers Frères, comme ils les appelait toujours, sont énormes, et Dieu seul en connaît l'étendue.

Sa charité pour les pauvres ne connaissait point de bornes. Il créait tous les jours de nouveaux moyens, inventait de nouvelles combinaisons pour les secourir efficacement. Sous lui (1846), l'admirable société de Saint-Vincent-de-Paul fut établie à Québec, et il lui donna une impulsion si énergique, qu'elle n'a cessé depuis de se développer et d'étendre son action bienfaisante et salutaire.

Si l'on veut se former une juste idée du travail assidu et pénible qu'exigeait l'administration de la cure de Québec, il faut se rappeler qu'à cette époque

toute la ville, moins Saint-Roch, était desservie par le curé de N.-D. et ses vicaires, et que les RR. Pères Jésuites n'étaient pas revenus au pays. Cependant, au milieu de ses travaux incessants, M. Baillargeon savait encore trouver des moments pour l'étude ; il était très-versé dans la science théologique, et dans la connaissance des SS. Pères et des divines écritures. Sa traduction du Nouveau Testament, si estimée, a été faite pendant qu'il était curé de Québec. Un mémoire écrit de sa main, nous apprend ce qui suit sur cette première édition : « N'ayant pas employé moins d'un quart-d'heure par verset, les 7,950 versets m'ont coûté 1,980 heures d'un travail opiniâtre, c'est-à-dire, quatre heures et demie de travail par jour durant 440 jours.»

***

Les évêques du Canada résolurent, en 1850, d'envoyer à Rome un agent pour y traiter certaines affaires intéressant la religion. M. Baillargeon leur inspira toute confiance ; ils le choisirent unanimement pour cette mission importante, et le nommèrent leur grand vicaire. L'avant-veille de son départ pour la ville éternelle, le 30 mai 1850, les citoyens de Québec lui présentèrent une adresse où il est dit entre autres choses :

.....« Votre longue résidence parmi nous a été marquée par l'exercice des vertus les plus belles et les plus estimables ; aussi, monsieur, votre absence sera-t-elle vivement sentie par toutes les classes de vos paroissiens, et sera encore plus vivement regrettée par le souvenir de tout le bien que vous avez fait dans le

cours de vos fonctions curiales et de votre zèle toujours plus ardent à soulager les misères, à secourir les pauvres, à améliorer leur état, à leur fournir l'éducation, enfin en faisant pour vos paroissiens en général tout ce que le cœur d'un bon père le porte à faire pour assurer le bonheur de ses enfants chéris.

« Parmi les nombreux bienfaits dont nous sommes redevables à votre zèle et à votre sollicitude, permettez-nous de signaler l'établissement de la société de Tempérance, l'introduction dans cette paroisse des Ecoles Chrétiennes, qui ont déjà fait beaucoup de bien, et pour l'établissement desquelles vous avez fait de grands sacrifices pécuniaires, et enfin l'érection de l'église Saint-Jean-Baptiste dans le quartier Saint-Jean, monument qui rappellera toujours à la mémoire des citoyens de cette ville vos efforts et votre persévérance pour le bien-être religieux de vos paroissiens.

« Nous faisons des vœux sincères pour votre bonheur dans votre long voyage, et nous ne pouvons nous consoler de votre séparation d'avec nous que dans le ferme espoir que nous aurons encore le plaisir et la satisfaction de vous revoir au milieu de vos concitoyens.

M. Baillargeon fit une réponse admirable, qui se termine par les paroles suivantes :

» Ce qui fait surtout ma consolation et ma joie en ce moment, c'est que je vois, dans cette expression de votre bienveillance pour moi, la manifestation des sentiments religieux qui distinguent si éminemment les citoyens de cette paroisse ; car c'est toujours à cause

de la religion que le pasteur est respecté et chéri, et jamais un peuple irréligieux n'a honoré celui qui prêche une religion qu'il méprise. C'est donc à la religion catholique, dont je suis le bien indigne ministre, que vous rendez ici un hommage éclatant.

» Or, pour celui qui aime sincèrement sa patrie, quelle joie d'y voir cette religion sainte aimée et respectée ! et pour celui qui désire ardemment le bonheur de ses compatriotes, quelle consolation de la trouver gravée profondément dans leurs cœurs ! Car, il faut bien le comprendre, messieurs, et c'est le temps de le publier à la face de l'univers, c'est la religion qui sauve les peuples, et il n'y a de salut pour eux qu'en elle, et dans le temps et dans l'éternité.

« Avec la certitude que vous aimez sincèrement votre religion, en partant pour aller l'attester au vicaire de Jésus-Christ et le prier de vous bénir, j'emporterai donc dans mon cœur le doux espoir que ma patrie ne périra pas, qu'elle sera sauvée ; qu'elle prospérera et qu'elle grandira ; que la main de Dieu vous protégera, et que vous serez heureux ; et toujours cette pensée fera mon bonheur. »

***

Il y avait à peine trois mois qu'il était rendu à Rome, que la mort enlevait à Québec son vénérable archevêque Mgr Signay. Son successeur, Mgr Turgeon, obligé par son grand âge et la faiblesse de sa santé, de demander le secours d'un coadjuteur, adressa au Souverain Pontife une requête à cet effet, et désigna l'agent des évêques du Canada. Il écrivit aussi à M.

Baillargeon pour lui apprendre qu'il demandait un coadjuteur au Saint Père, et lui dire de prier à son intention afin que le nouveau prélat fût suivant le cœur de Dieu. Le 3 novembre 1850, M. Baillargeon écrivit à Mgr Turgeon :

« Nous prions Dieu de tout notre cœur, M. Sax et moi, pour Votre Grandeur, et pour l'église confiée à votre sollicitude pastorale, afin qu'il lui plaise de vous accorder les lumières et la force nécessaires pour accomplir dignement votre haute et sainte mission, et de vous donner un coadjuteur qui soit lui même un pasteur selon son cœur, capable de seconder votre zèle, de vous soulager en tout et digne de vous succéder. C'est pour demander cette grâce avec plus d'instance et d'efficace, que nous avons été tous deux dire la sainte messe sur le tombeau des SS. Apôtres, princes et modèles de tous les pasteurs de l'église, le jour de la Toussaint. »

Le 5 décembre 1850, Mgr Turgeon lui répondait : « Vous avez fait plus que m'écrire pour me donner une preuve de votre attachement ; vous avez été, avec le bon ami Sax, célébrer la sainte messe sur le tombeau des SS. Apôtres pour mes plus grands besoins, surtout pour le plus pressant, pour demander à Dieu qu'il m'accorde un coadjuteur selon son cœur, qui ait toutes les qualités requises pour procurer le bien de l'église du Canada, ainsi que l'assistance qu'il me faut : or, à la date où nous sommes, vous connaissez ce que vous ne connaissiez pas alors ; vous apercevrez une coïncidence frappante entre ce que nous faisions ici à cette époque, et ce que vous faisiez de votre côté. Vous

demandiez à Dieu ce que nous lui demandions, avec cette seule différence, que nous, pour être assurés du succès de nos prières, nous nous adressions à l'interprète des volontés divines. *Hæc meditare, in his esto.* Mais, c'est de grand cœur que je vous remercie de votre bonne quoique innocente prière ; jusqu'ici, je vois bien clairement que le bon Dieu conduit toutes vos affaires. Je n'en excepte pas même celle de votre sceau, où vous avez été faire placer pour motto : *Non quod ego volo.* Vous ne le répudierez jamais ce motto, parce que vous l'avez pris à trop bonne source, et déjà il vous a grandement servi, et à moi aussi. *Deo gratias.* »

La requête envoyée au Souverain Pontife par Mgr Turgeon, fut signée par tous les évêques du Canada. Les vénérables prélats, sachant d'avance que M. Baillargeon ferait l'impossible pour se soustraire à l'épiscopat, avaient eu soin de supplier Sa Sainteté de ne pas avoir égard à ses résistances. Ce document est trop important pour ne pas être cité presque dans son entier. Il est daté du 2 novembre 1850, et adressé au cardinal Franzoni.

.....« Cet ecclésiastique, qui redoute d'autant plus le fardeau de l'épiscopat qu'il est plus digne de le porter, fera sans doute tous ses efforts pour obtenir de n'en être point chargé ; mais j'espère que ses résistances seront inutiles, et que l'autorité du Souverain Pontife interviendra, s'il est nécessaire, pour l'obliger en vertu de la sainte obéissance à répondre à nos vœux.

« Les motifs qui nous portent à demander à Sa Sain-

teté avec tant d'insistance qu'il veuille bien me donner M. Baillargeon pour coadjuteur, sont, que ce digne prêtre joint à une vertu consommée, une science profonde dans les matières ecclésiastiques, un grand zèle pour la discipline, une fermeté de caractère qui ne se dément jamais au milieu même des plus grandes difficultés, une grande connaissance des hommes, une prudence et une habileté remarquables dans les affaires. Il jouit en outre de la confiance non-seulement de tout le clergé de l'archidiocèse de Québec et de celui des autres diocèses de la province ecclésiastique, mais encore de tous les laïcs, parmi lesquels se trouvent beaucoup de protestants, qui ont su apprécier en bien des circonstances sa capacité et son mérite. Il est vrai que sa santé pourrait paraître un prétexte plausible à son refus d'accepter l'épiscopat; mais cette considération sera regardée, je l'espère, comme d'une importance minime à côté de toutes les autres qualités qui le rendent propre à cette dignité. Malgré la faiblesse de sa santé, il n'en a pas moins rempli, de la manière la plus honorable à la religion, les devoirs de curé de la paroisse la plus considérable de l'archidiocèse de Québec dans les circonstances les plus difficiles, et j'ai lieu d'espérer qu'elle lui permettra de remplir également bien ceux de la charge épiscopale, qui préente rarement plus de difffcultés.

Que V. E. me permette d'ajouter que les temps deviennent mauvais pour l'église du Canada, que l'orage qui gronde en Europe a aussi quelque retentissement dans cette partie du nouveau monde, et

que nul homme n'est plus apte à la conjurer que le sujet que nous recommandons au choix du Souverain Pontife. »

Les évêques ne s'étaient pas trompés; M. Baillargeon, dont la santé avait toujours été chancelante, se trouvait alors tellement affaibli par la maladie, qu'il croyait ne jamais revoir le Canada ; il avait même cherché une maison hospitalière où il pût mourir en paix. L'état misérable de sa santé était son plus fort argument pour décliner la lourde charge de l'épiscopat. Un instant, le Saint Père fut ébranlé ; mais, se rappelant que les évêques du Canada insistaient fortement pour que cette raison ne fût pas un obstacle, il obligea le pauvre malade à accepter le fardeau. Des extraits de quelques lettres montreront son humilité et en même temps sa soumission à la volonté de Dieu : *Non quod ego volo.*

***

Le 21 janvier 1851, il écrivait à son frère, le vénérable curé de Saint-Nicolas, qui l'a prévenu dans la tombe, sans avoir le bonheur de lui dire adieu (a) : « Cher frère, tu as bien su apprécier mes dispositions dans les circonstances où je me trouve. Tu me connaissais ; tu ne pouvais donc pas te réjouir de ma nomination. Tu me conseilles, en bon prêtre et en bon frère, la soumission à la volonté de Dieu. C'est aussi le parti que j'ai pris, dès les premiers jours. Après

(a) M. Etienne Baillargeon est mort à Saint-Nicolas, le 25 avril 1870, plein de mérites et de vertus, à l'âge de 62 ans.

avoir fait ce qui dépendait de moi pour faire tomber le choix sur un autre, en exposant franchement au Pape mon état maladif, j'ai tout remis entre les mains de Dieu, ne voyant aucun moyen de résister, si, malgré ces représentations, le Saint Père persistait et me commandait d'accepter. C'est ce qu'il a fait, sur l'avis unanime des Cardinaux qui composent la congrégation de la Propagande. Les choses en sont là ; les bulles ne sont point encore sorties. Oh ! si la providence voulait qu'elles fussent envoyées à un autre, ce qui pourrait encore arriver, que je le bénirais de bon cœur ! Ce cri d'approbation qui s'élève de tous les points du diocèse, m'étonne et m'afflige ; moi qui ne trouve point d'autre prière à adresser au Seigneur que celle-ci, qui s'échappe de mon cœur jour et nuit comme un gémissement : Ayez pitié de votre église ; et ayez pitié de moi ! Me confiant en la grâce de Dieu, et en la protection de la sainte Vierge, qui est ma mère et à qui j'ai demandé de dire à son divin fils qu'elle est ma mère, afin qu'il ne me laisse pas périr, je me sens fortifié, résigné, et je prends courage. »

« Mon cher monsieur, écrivait M. Sax au curé de Saint-Nicolas le 30 décembre 1850, la grande affaire est terminée, Dieu en soit loué ; notre bien-aimé curé est nommé coadjuteur. Mais je vous entends me demander : Quelle impression a faite sur lui son élévation à l'épiscopat?—Eh bien ! voici : sur le moment, il a éprouvé un chagrin profond, mais qui n'a duré que quelques instants. du moins en apparence. Il s'y attendait : car la lettre unanime des évêques cana-

diens, et les paroles du Pape lorsqu'il eut une audience à ce sujet, lui avaient enlevé l'espérance de pouvoir se dérober à la charge dont il était menacé. De sorte qu'il avait pris son parti, et qu'il laissait faire la Providence, suivant son expression. »

« Samedi, je suis allé à la Propagande pour quelques affaires, mais principalement pour savoir où en était la nomination du coadjuteur, lorsque Monseigneur Barnabo m'apprit que la nomination était faite. De retour à la maison, le curé me demande aussitôt en souriant, si j'avais des nouvelles : Oh oui ! et de bonnes —Le coadjuteur est-il nommé. Oui, le Saint Père l'a nommé dimanche.—Et c'est ?—C'est M. Baillargeon. A cette réponse, il jeta un soupir, et se mit a pleurer en me disant : Je m'étais résigné à la volonté du bon Dieu ; mais j'espérais toujours qu'il ne m'imposerait pas cette charge. Après quelques moments donnés aux pleurs, qui lui ont pour ainsi dire déchargé le cœur du poids dont il était oppressé, il a repris sa gaité ordinaire. »

« Pour ma part, quoique je fusse réjoui, on ne peut plus, de sa nomination, cependant, lorsque je l'ai vu ainsi désolé, j'en ai été touché jusqu'aux larmes, et c'est à peine si je pouvais lui adresser quelques paroles pour le consoler et le fortifier. Mais, je vous le répète, ce moment de chagrin n'a pas duré plus d'un quart d'heure. Je lui ai rappelé sa résolution de se résigner à la volonté du bon Dieu, et tout a disparu. Je crois bien cependant que, dans son cœur, il éprouve encore des moments de douleur profonde ; mais il ne tarde

pas à dominer cela, surtout lorsque je m'en aperçois, car alors je l'ai bientôt distrait de cette pensée. »

« .....C'est chose merveilleuse, Monseigneur, disait M. Sax à l'archevêque de Québec dans une lettre du 16 février 1851, que cette soumission de Mgr votre Coadjuteur à la volonté de la providence ; car, connaissant ses goûts si contraires à l'épiscopat, je ne puis m'expliquer comment il a pu parvenir à surmonter sitôt ses répugnances, et se réconcilier avec le titre de Monseigneur.

« Il ne faut pas croire cependant qu'il soit content. Oh ! non ; il a encore par moments des luttes violentes avec lui-même, des instants de chagrin amer, mais sa crainte de Dieu et sa soumission à sa volonté sainte ne tardent guère à dissiper ces nuages, et à lui rendre le calme et cette bonté qui lui sont naturels. »

La lettre qui suit est datée du 23 février 1851, et signée C. E. Ev. de Tloa ; Sa Grandeur annonce sa consécration au curé de Saint-Nicolas. Rien de plus ravissant. Cette lettre est digne de la plume de Fénelon.

« Frère, en face de l'île aux Grues, est une petite île appelée *île au Canot*. Là habitait seul, il y a maintenant quarante-trois ans, un jeune et pauvre ménage. Une nuit que le mari était absent, la femme fut réveillée par les cris d'un jeune enfant. Elle se lève, le prend dans ses bras, l'appaise en lui donnant son sein, et s'assit sur son lit en attendant qu'il s'endorme. La nuit était sombre ; la tempête grondait. Ses six jeunes enfants dormaient d'un paisible sommeil ; elle

seule veillait au milieu des ténèbres. S'étant mise à considérer son isolement, l'abandon où elle se trouvait, sa pauvreté, le triste avenir de sa nombreuse famille, elle se sentit le cœur pénétré de douleur ; et, après s'être recommandée à la sainte Vierge, à laquelle elle avait une grande confiance, elle donna un libre cours à ses larmes. Tout à coup, une voix se fait entendre, et lui dit : « Console-toi, deux de tes enfants seront prêtres, et l'un de ces deux prêtres sera évêque.» Aujourd'hui, le premier de ces prêtres est évêque de Tloa *in partibus infidelium*, siége suffragant de Myre, illustré par le grand Saint Nicolas, et coadjuteur de l'Archevêque de Québec ; et le second est curé de la paroisse de Saint-Nicolas, près de Québec.

« Quelle était cette voix ?

« Oui, c'est aujourd'hui que cette prédiction s'est accomplie. Je n'y croyais point avant cette année ; maintenant j'y crois. L'événement a confirmé l'oracle. C'est ce matin que j'ai été sacré par les mains du vénérable et saint cardinal Franzoni, préfet de la Propagande, assisté de l'archevêque de New-York (c), et de l'évêque de Marseilles (d), dans l'église des Pères Lazaristes. Que la sainte volonté de Dieu soit faite ; car tout me dit, tout me prouve que c'est la volonté de Dieu. Il faut obéir à Dieu. Seulement, je crains de ne pas correspondre à ses grâces. Prions, frère, prions beaucoup, afin que dans sa miséricorde il les multiplie tellement, qu'il me préserve du malheur d'en abuser. »

(c) Mgr Hughes.
(d) Mgr Mazenod.

« Je compte partir de Rome vers le 15 mars. Je m'embarquerai vers le 15 mai pour l'Amérique, afin de me rendre à Québec vers le commencement de juin, moins joyeux que si je n'étais pas évêque, mais toujours fort heureux de t'embrasser ainsi que ce cher papa (e) et toute la famille. Adieu, frère. »

Mgr l'Archevêque était l'aîné de la famille. La lecture de cette lettre pourrait peut-être faire croire que l'illustre prélat est né à l'île au Canot ; mais il n'en est rien : peu après sa naissance, ses parents habitèrent cette île pendant quelque temps, et revinrent ensuite résider de nouveau à l'île aux Grues.

A la même date, il écrivait aussi à l'un de ses plus intimes amis, à l'abbé Plante, qui fut dix-huit ans son vicaire à N.-D. de Québec, et plus tard chapelain de l'Hôpital-Général :

« Carissime, *Benedicat te omnipotens Deus Pater et Filius et Spiritus Sanctus. Amen, Amen !* »

« Vous m'avez demandé les premières lignes tracées de ma main d'évêque : les voici, inspirées par l'amitié, suggérées par l'église, sanctifiées par la charité ! »

« Oui, c'est aujourd'hui que ce sacrifice s'est accompli, que cette main a été consacrée. M. Sax vous envoie tous les details de ce grand jour de ma pauvre vie : il est inutile que je vous les répète ; comme il n'est pas besoin non plus que je vous donne les autres nouvelles, puisque notre ami s'est chargé de vous les dire. »

(e) Le père de Mgr l'Archevêque est mort au presbytère de Saint-Nicolas, le 25 décembre 1860, à l'âge avancé de 89 ans.

« *Ecce Sacerdos factus es, non alleviasti onus tuum*, dit le pieux auteur de l'Imitation. Qu'aurait-il donc dit à celui qui a été élevé à la dignité d'évêque ! Moi, je ne sais plus dire que ces paroles à mon Dieu : Ayez pitié de moi ! ayez pitié de votre église ! et à mes amis, et à toutes les âmes charitables, et à vous en particulier : Priez pour moi. »

***

A son arrivée à Québec, les journaux du temps disent qu'il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie, comme un père impatiemment attendu, après une longue absence, au sein de sa famille. Une foule immense couvrait les quais, encombrait les rues, depuis le débarcadère jusqu'à Notre Dame. La section Saint-Jean de la société Saint Jean-Baptiste était rangée sur le quai avec ses bannières et insignes et les drapeaux de la milice canadienne, sous les plis desquels Sa Grandeur se rendit à la cathédrale. Jamais un tel rassemblement ne s'était vu à Québec depuis le jour ou Mgr Plessis débarqua au même lieu à son retour de Rome.

Il employa toutes ses forces à aider Mgr l'Archevêque dans l'administration du diocèse. Le 8 mars 1852, il était nommé supérieur des Ursulines, de l'Hôtel-Dieu et de l'Hôpital-Général. Ce fut surtout dans la visite si pénible des paroisses qu'il rendit service à l'archevêque : on sait combien laborieuses, fatigantes et souvent périlleuses étaient à cette époque les visites lointaines de la Gaspésie, de la Baie des Chaleurs et du Labrador. Quel travail il s'imposait pendant ces visites ! Il faut l'avoir vu à l'œuvre, pour

pouvoir se former une idée des fatigues auxquelles il se condamnait : les journées entières étaient employées à prêcher, cathéchiser, confesser, confirmer, à consoler, encourager, relever les âmes abattues. Où il était admirable surtout, c'était en instruisant les petits enfants. Quelle suave simplicité ! comme il savait se mettre à la portée de leur jeune et faible intelligence ! quelle manière frappante, originale, claire, dans l'exposition des sublimes vérités de la religion ! quelles gracieuses et saisissantes comparaisons ! Comme il remuait profondément les âmes, et y laissait une impression durable, lorsque, l'office terminé, ayant la mître sur la tête, la crosse à la main, prêt à laisser son trône, il se tournait tout à coup vers la foule recueillie, et d'une voix empreinte d'une émotion divine, faisait entendre ces mots : « Tout pour Dieu ! Tout pour Dieu ! mes chers frères. » C'était son adieu.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer une lettre écrite en tournée pastorale, à M. l'abbé Plante. Elle nous montre que sous la mître, sa charité pour les pauvres n'avait fait que s'accroître. Cette lettre est datée du Bic le 20 juillet 1855.

« Cher ami, j'écris avec cette plume d'or que vous m'avez donnée, vous savez quand et pourquoi. »

« J'ai eu des nouvelles agréables de votre examen, et de celui des Ursulines par M. Cazeau, qui a figuré d'une manière si brillante à côté de Lady Head. Je gagerais que vous n'étiez pas là, et que vous avez dédaigné de voir ces belles choses, par esprit de philosophie ; mais je vous assure que ce n'est pas une bonne philosophie que celle-là. »

«Je m'imagine que vous passez assez agréablement le temps à Québec. C'est un enchaînement non interrompu de concerts, de fêtes, etc. Allez-vous faire quelque figure dans celles que l'on prépare à la *Capricieuse* ? Oh ! si l'argent que l'on gaspille à toutes ces fêtes était employé a apaiser la faim de nos pauvres, surtout des pauvres de ces quartiers, où la misère est si grande cette année à la suite de la gelée de l'automne dernier ! Oh ! combien de braves gens, de petits enfants qui demandent du pain, *qui petunt panem, et non est qui frangat eis*, qui se nourriraient volontiers des miettes qui tombent de la table de nos citadins en fêtes, *et nemo dat eis !* mais il n'en mourra aucun de faim, je l'espère. Le bon Dieu prendra soin de ces petits. *Tibi derelictus est pauper !* »

« On fait aussi des fêtes, et des fêtes bien cordiales en ces paroisses ; mais ce sont fêtes toutes religieuses, fêtes et triomphes *à celui qui vient au nom du Seigneur.* Et le Seigneur bénit lui-même ceux qui honorent son envoyé. Oh ! le bon peuple que celui de ces campagnes ! Oh ! que je les bénis avec effusion de cœur ! Et je bénis aussi, de toute l'affection de mon âme, votre bonne communauté, avec son chapelain, que j'aime toujours de tout mon cœur, quoiqu'il ne m'ait pas écrit. »

***

Dans le mois de février 1855, l'archevêque Turgeon était frappé de paralysie, et, le 11 avril de la même année, Mgr de Tloa fut chargé du lourd fardeau de toute l'administration de l'archidiocèse. Que d'œuvres

accomplies pendant cette période qui s'étend de 1855 à 1867 ! Impossible de les énumérer toutes ici ; qu'il nous suffise de rappeler les principales. Il inaugure son administration en donnant un mandement *pour encourager le culte de la sainte Vierge, dans l'église de Notre-Dame des Victoires de la Basse-Ville de Québec.* C'est un des plus beaux, des plus touchants, des plus pieux écrits qu'il soit donné de lire sur la sainte Vierge ; on le croirait sorti de la plume de saint Bernard.

Citons plutôt. Après avoir parlé du culte de Marie, et avoir fait l'histoire de l'église de Notre-Dame des Victoires, il continue : " C'était pour récompenser la piété de vos pères, et pour glorifier le courage des zélés missionnaires qui autrefois, avant de partir pour aller arroser de leurs sueurs et de leur sang les pays des Hurons et des Iroquois, venaient dans son église la saluer, et mettre leurs travaux apostoliques sous son auguste patronage, qu'elle se montrait si compatissante, si bonne et si libérale.

« Apportez-y, comme eux, une foi vive, une grande confiance en ses prières, un amour ardent pour Jésus, et les merveilles de sa charité se renouvelleront pour vous, et les bénédictions du ciel couleront avec abondance sur vous comme sur eux : car la puissance et la miséricorde de notre Dieu ne sont point épuisées ; et le crédit et la charité de sa divine mère n'ont point diminué.

« N'est-ce pas ce que cette douce Vierge elle-même a voulu nous faire entendre, en inspirant à ses dévôts serviteurs la pensée de placer son image au chevet de

cette église déjà illustrée par ses bienfaits ? N'est-ce pas encore ce qu'a dû vous faire comprendre cette grande solennité de l'inauguration de la noble statue de Marie, sainte et touchante cérémonie par laquelle ce sanctuaire lui a été comme dédié, et consacré de nouveau, au moment où le Chef auguste de l'Eglise, en révélant au monde chrétien la gloire de la Conception Immaculée, invitait tous les fidèles à redoubler d'amour pour elle et de confiance en sa protection ? N'est-ce pas enfin la douce espérance que doit maintenant vous inspirer, en entrant dans cette Eglige, la ravissante image de cette bienheureuse mère, tenant dans ses bras son divin Fils Jésus, principe et auteur de toutes grâces, comme pour vous dire, que c'est par elle qu'il veut vous les donner, que ses mains en sont pleines, et qu'elle est là pour vous les distribuer ?

« Oh ! oui, nos très chers frères, vous pouvez et vous devez le croire, cette statue, juste tribut de votre reconnaissance, et de votre vénération pour la sainte Vierge, vous offre un nouveau gage de sa protection sur vous et sur vos familles. Placée à l'ombre de la redoutable forteresse qui couronne et défend votre ville et votre pays, cette gracieuse figure sera pour vous une sauve-garde plus assurée, et plus durable que tous les remparts.

« Venez donc, serviteurs de Jésus, enfants de Marie, venez tous aux pieds de cette douce image de votre mère ; venez, avec amour et confiance, lui offrir vos hommages, et implorer son assistance. C'est dans ce sanctuaire vénéré, comme dans son palais, que cette Reine du ciel et de la terre attend votre visite, et

qu'elle daigne vous inviter à vous approcher d'elle. C'est là que ses yeux seront ouverts sur vos misères, et ses oreilles attentives à vos prières. C'est là qu'elle sera toujours prête à vous éclairer, à vous fortifier, à vous soulager, à vous consoler, à vous bénir.

« Venez-y, navigateurs échappés à la tempête et au naufrage, pour la remercier de vous avoir sauvés du danger, la prier de vous protéger encore, et de vous garder surtout des ennemis de votre salut, qui vous attendent dans le port, et menacent d'y faire périr vos âmes.

« Venez-y, voyageurs de toute âge et de toute condition, afin de lui demander de guider vos pas, et de vous conduire heureusement au terme de votre voyage. Mais à quel danger est exposée votre innocence au milieu des scandales, et des tentations sans nombre, qui vous assiégent au sein des villes que vous traversez, et vous poursuivent surtout dans vos marches ! Ah ! prosternés dans ce sanctuaire de Marie, conjurez cette Mère de pureté, cette protectrice de l'innocence, de garder vos âmes, et de les préserver de la funeste contagion du péché.

« Pauvres pélerins, exilés infortunés qui cherchez une autre patrie, venez, entrez dans ce temple ; vous pourrez y oublier un moment que vous êtes étrangers en cette terre ; vous y trouverez une mère compatissante, que l'Eglise appelle la vie, l'espérance des pélerins et des voyageurs, à laquelle il a été donné de consoler les enfants d'Adam exilés dans cette vallée de larmes.

« Et vous, membres de la Société de Tempérance,

associés de la Croix, connaissez-vous les épreuves auxquelles votre fidélité est exposée, lorsque vous venez en ville ? Avez-vous considéré les piéges sans nombre que le démon de l'intempérance vous y a dressés ? N'avez-vous pas encore appris par la triste expérience que vous y avez faite de votre faiblesse,— ou du moins par le hideux spectacle que d'autres vous y ont donné de la leur,—que vous y courez le plus grand risque d'être surpris et de succomber, si vous n'êtes sur vos gardes, et puissamment soutenus d'en haut ? Oh ! quel besoin vous avez alors du secours de Marie ! Hâtez-vous donc en entrant en ville de vous rendre à son temple, et de la supplier d'être elle-même votre force, de vous environner de sa protection, et de vous préserver de toute chûte. Ah ! c'est pour vous, associés de la Sainte Croix, oui, c'est surtout pour vous qu'elle a préparé, et qu'elle tient en réserve, dans ce sanctuaire, un trésor de lumière et de forces : et sa charité vous invite à venir y puiser avec confiance. Oh ! de quels biens, de quelles grâces vous vous priveriez, et à quel malheur vous vous exposeriez, si vous négligiez son aimable protection. Oh ! quelle honte, si malgré vos promesses et malgré les secours que cette tendre mère vous offre, vous manquiez à vos promesses de tempérance Oh ! quel outrage à cette sainte Mère de Jésus abreuvé de fiel et de vinaigre, pour expier nos intempérances,— si en face de son église, en présence de ses autels, au pied de son image, et pour ainsi dire sous ses yeux, vous vous livriez aux excès dégradants de l'ivrognerie, et deveniez ainsi un sujet de scandale pour la popula-

tion réunie de la ville et des campagnes! Ah! nous vous en conjurons, évitez ce malheur, en vous mettant sous la garde assurée de Marie.

« Qui que vous soyez, et de quelque part que vous veniez, en arrivant dans cette ville, rappelez-vous que vous entrez dans le domaine de Marie, dans une cité dont elle est la patronne, la princesse et la dame ; qu'elle y a sa demeure, son palais de réception, où elle veut bien recevoir les voyageurs et les étrangers, où elle daigne même les inviter à se présenter ; et puis songez qu'elle est grande Dame, bonne, charitable et puissante : que quels que soient vos craintes et vos espérances, vos joies ou vos peines, vos besoins de l'âme et du corps, vos souffrances, vos afflictions, vos tentations, elle peut vous soulager, si vous consentez à lui rendre visite, et à implorer son assistance. Oh! ne manquez donc pas d'aller la saluer, à votre arrivée, pour lui rendre vos hommages, et implorer sa protection ; et à votre départ encore, pour lui demander sa bénédiction.

« Citoyens de Québec, il vous a été donné d'avoir Marie pour reine et pour patronne, vous avez le bonheur d'être ainsi d'une manière toute spéciale, ses sujets et ses enfants. Elle attend donc de vous un respect, un amour, un dévouement et des hommages singuliers. Vous avez aussi un droit tout particulier à sa protection et à son assistance : c'est votre piété qui lui a élevé l'Eglise de Notre Dame des Victoires : la construction de ce sanctuaire est l'œuvre de vos pères, sa réparation récente et son embellissement, ainsi que la magnifique statue qui en fait aujourd'ui l'ornement, sont

les fruits de votre libéralité et de votre zèle pour la gloire de cette sainte mère. A vous donc, avant tout, de l'honorer dans ce sanctuaire. A vous le privilége de recueillir les premières et les plus précieuses faveurs qu'elle veut y distribuer à ses enfants. A vous aussi de vous montrer les plus empressés et les plus assidus à y venir pour lui rendre vos devoirs, et implorer son secours. A vous enfin de vous faire une sainte habitude de ne jamais passer à sa porte, sans entrer pour lui rendre une visite (*a*) ».

(*a*) Pendant sa dernière maladie, un jour qu'il pensait que ersonne ne pouvait le voir ni l'entendre, Mgr s'avance près de sa statue de la sainte Vierge ,qui tient l'enfant Jésus dans ses bras, et lui adresse, sous forme de discours, la plus touchante de toutes les prières ; en voici les principales pensees : « O Marie, vous savez que depuis le moment où celle qui m'a donné le jour m'apprit que vous étiez ma mère, je n'ai cessé de vous donner ce doux nom. Vous savez combien de fois—moi je ne saurais le dire—j'ai récité votre prière par excellence, *Je vous salue Marie.* Vous pouvez dire aussi combien de fois j'ai récité votre chapelet et vos touchantes litanies, où il y a place et consolation pour toutes les misères. Vous connaissez encore à combien de fidèles j'ai dit dans ma vie que vous êtes leur mère, et qu'ils sont vos enfants. Vous connaissez également à combien de fidèles et combien de fois j'ai fait réciter la salutation angélique et vos litanies.

« Vous aimez votre divin Fils ; vous le tenez sans cesse pressé sur votre cœur. Eh bien! vous savez aussi que je l'ai aimé, et que je l'aime, et que toute ma vie a été employée à le faire aimer..... »

« Dans votre prière, *Je vous salue Marie*, il y a ces mots : Priez pour nous maintenant, et à l'heure de notre mort. O Vierge immaculée, ma mère! me voilà rendu à l'heure de ma mort! Ah! je le sais, vous ne m'abandonnerez pas. Pen-

Une année auparavant (1854), il avait écrit le célèbre mandement des *Tables tournantes* ; cette lettre pastorale est si remplie de doctrine, que le Père Gury la cite avec éloge dans plusieurs éditions de sa théologie morale.

Personne n'a oublié la grande démonstration qui fut faite à Québec en faveur du Souverain Pontife, en 1860. Qu'il était beau d'entendre nos hommes d'état les plus illustres, professer publiquement leur attachement au Saint Siége ! Mais, dans cette circonstance solennelle, qui fut une lutte oratoire en même temps qu'une brillante manifestation de la foi catholique de notre ville, Mgr Baillargeon sut conquérir la palme. Nous ne pouvons citer que quelques phrases de son discours.

« C'est ici une assemblée d'un genre nouveau, une assemblée extraordinaire, soit dans le nombre et la qualité des personnes qui la composent, soit dans son objet.

« C'est la population catholique d'une grande ville qui s'est réunie ; ce sont les 40,000 catholiques de Québec, auxquels se sont joints MM. les députés catholiques de la province, ainsi que tout ce qu'il y a

dant ma vie, vous vous êtes toujours montrée ma mère ; j'ai constamment éprouvé les effets de votre tendresse maternelle : vous ne me les discontinuerez pas dans ce moment solennel, et j'éprouverai ce que j'ai si souvent répété à vos fidèles serviteurs : l'enfant de Marie ne saurait périr. »

Deux Sœurs de la Charité, présentes dans une pièce voisine de la chambre de Monseigneur, entendirent cette prière si pleine de foi, de piété filiale et de confiance envers Marie.

de plus noble parmi les fonctionnaires publics, qui ont voulu s'assembler en masse. Ils ont vu qu'ils ne pouvaient se réunir dans un même local, ils se sont donc partagés par sections, et se sont précipités avec empressement dans les lieux différents qui leur étaient assignés. Et, en ce moment, la magnifique salle où nous sommes réunis (a), et les quatre grandes églises du faubourg Saint-Jean, du faubourg Saint-Roch, de Saint-Patrice et de Saint-Sauveur, sont remplies par des hommes qui n'ont tous qu'un cœur et qu'une âme, qui n'ont tous qu'une pensée, qu'un sentiment et qu'une voix. »

« Quel spectacle, messieurs ! qu'il est noble, qu'il est grand cet empressement de la population catholique de toute une ville ! »

« Vous savez déjà quelle en est la cause ; mais je serai heureux de la rappeler, et il vous plaira sans doute de l'entendre encore. Un cri de détresse est parti du trône apostolique, et il a été entendu de tous les enfants de l'église et en particulier de ceux du Canada. Ce gémissement, sorti du cœur du chef de l'Eglise, a pénétré jusqu'au cœur des catholiques de Québec ; ils ont été profondément émus, et voilà ce qui explique ce mouvement, cet enthousiasme. Ils ont compris, en effet, que leur père commun était dans la souffrance, et ils veulent aujourd'hui lui montrer leurs sympathies. »

Bien que sa santé fût dans un état alarmant, cependant, en 1862, sur l'invitation de Pie IX, il se rendit à Rome, pour y assister aux fêtes de la canonisation des

(a) C'était la grande salle de l'Université-Laval.

martyrs du Japon ; c'est alors qu'il fut nommé Assistant au trône pontifical et fait Comte Romain. Dans la ville éternelle, tous ceux qui firent sa connaissance furent frappés de ses aimables vertus. Mgr de la Bouillerie, se trouvant un jour à table avec Mgr de Tloa et plusieurs évêques français, ne put s'empêcher de dire à un abbé canadien qui était à ses côtés : « Quel vénérable évêque vous avez ! La sainteté brille sur cette noble figure ! On voit bien que ce n'est pas le gouvernement qui nomme les évêques dans votre heureux pays ! »

En 1863, il présidait le troisième concile de Québec, et alors, comme en 1868, il avait lui-même préparé avec un soin admirable toutes les matières à traiter ; il avait même rédigé de sa propre main les décrets qui furent soumis à l'approbation ou à la modification des Pères.

Ce fut en 1865 que Mgr de Tloa publia la deuxième édition du Nouveau Testament ; il en fit hommage au Souverain Pontife. Le Pape lui envoya un bref tout à fait élogieux. Voici ce que lui-même nous apprend sur le travail employé à cette deuxième édition : « Chaque verset a pris environ une demi heure de mon temps ; ainsi les 7,975 versets ont dû m'occuper durant 3,975 heures et par conséquent 993 jours, à quatre heures de travail par jour ; ce qui donne deux ans huit mois et vingt-un jours.

***

Le 24 mai 1866, Mgr Baillargeon se rendait sous le toit béni du séminaire de Nicolet, pour y assister à

cette fête unique dans notre pays, et qui a eu un si grand retentissement.

Sans doute, il redisait en lui-même les vers du poëte ; car son esprit et son cœur, comme nous le prouve le discours prononcé dans cette mémorable occasion, avaient conservé toute la fraîcheur de la jeunesse :

O Nicolet, qu'embellit la nature,
Avec transport toujours je te revois.
Sous tes frimas, comme sous la verdure,
Tu plais autant que la première fois !

Ecoutons-le parler. C'est à regret que nous ne pouvons pas tout citer :

« Quand, après une longue séparation, il est donné à des frères de se rencontrer sous le toit paternel, il fait bon de vivre ensemble. Ce jour est un beau jour. Ces frères sont heureux de se revoir, de s'embrasser mutuellement. Chaque frère se grandit, s'enorgueillit - pardonnez-moi, c'est une mauvaise expression,—se glorifie des talents et de la gloire de son frère. Je comprends que tous ces sentiments se produisent aujourd'hui dans vos cœurs. Les joies de la famille, oh ! qu'elles sont pures ! qu'elles sont douces ! C'est une famille, c'est une réunion de frères que cette assemblée qu'il m'est donné de contempler en ce moment : car il y a aussi des frères de collége. »

« C'est un bonheur pour moi de rencontrer ici mes frères cadets, de joindre ma voix à toutes les autres pour glorifier cette maison, que vous avez si bien appelée *Alma Mater*. Moi aussi, je suis heureux de compter au nombre de ses enfants. Cette réunion si extraordinaire est l'accomplissement d'un vœu, d'un

souhait que je faisais il y a un demi-siècle. A cette époque, j'étais écolier de Nicolet. Plus d'une fois, je dis alors à mes condisciples que je serais heureux de les rencontrer dans cinquante ans. Mais c'était un rêve, et quel rêve de jeune homme ! je ne me doutais nullement qu'il s'accomplirait. Par une heureuse pensée, cependant, mon vœu se trouve aujourd'hui réalisé. Je ne sais si l'on me permettra de conseiller à mes jeunes frères de se donner un pareil rendez-vous, dans cinquante ans. C'est une chose très-possible, puisque je revois encore aujourd'hui dans cette réunion, mon respectable ami et compagnon, M. Guillet. Ah ! que ceux qui ont disparu auraient de bonheur, de se joindre à nous aujourd'hui ! Quelle serait la joie, le contentement de tous ces directeurs qui trouveraient dans cette réunion tant d'amis précieux, s'ils pouvaient y prendre part. Mais pourquoi ne croirions-nous pas que, dans la lumière de Dieu, où ils sont, ils nous voient du haut des cieux ; que leurs âmes mêmes voltigent en ce moment autour de nous ? Nos anges gardiens, qui nous accompagnent pendant tous les instants de notre vie, sont bien aussi face à face avec Dieu ; pourquoi n'en serait-il pas de même de tous ces anciens directeurs ? »

Le 28 août 1867, l'intérieur de la cathédrale de Québec étalait, comme aujourd'hui, un deuil saisissant : les restes vénérés de Mgr Pierre-Flavien Turgeon étaient déposés à côté des cendres de son illustre ami, Mgr Plessis. Le même jour, l'évêque de Tloa prenait possession du siége archiépiscopal de Québec. La prière faite à Rome sur le tombeau des Apôtres, se

trouvait exaucée. Mgr Turgeon avait un digne successeur. Cette nouvelle dignité fut, comme toutes les autres, acceptée avec un extrême chagrin, et seulement par soumission à la volonté de Dieu : *Non quod ego volo.* Depuis deux ans, Sa Grandeur suppliait le Saint Père d'accepter sa démission.

Rien ne fut changé dans ses habitudes et dans sa manière de vivre. On rapporte que, le jour de son ascension au trône archiépiscopal, quelques prêtres se permirent de lui dire : Monseigneur, maintenant que vous êtes archevêque, il faut que vous ayez une voiture, des chevaux, enfin un équipage conforme à votre dignité. L'archevêque réfléchit un instant, et prononça ces paroles d'une voix émue : « Du travail, donnez-m'en tant que vous voudrez ; mais, de grâce, des honneurs délivrez-m'en. »

Oui, du travail, qu'il en a fait pendant les trois dernières années de sa vie, au milieu de souffrances continuelles, et les plus cruelles, sans se plaindre et sans vouloir les avouer !

Travailler, travailler sans cesse, sans prendre aucun délassement, aucun congé, il le faisait sans doute par vertu, mais aussi par attrait. Il se permettait pourtant une espèce de récréation, qu'il trouvait dans l'étude des sciences. Il assistait régulièrement aux cours publics du soir donnés par les professeurs de l'Université Laval. Tous ceux qui ont connu intimement l'archevêque de Québec savent combien étaient étendues et variées ses connaissances dans les sciences naturelles. Une science surtout faisait ses délices, l'astronomie. Il faut avouer qu'elle est bien faite pour

ST. BASIL'S SEMINARY LIBRARY 40

enthousiasmer les grandes âmes. Il a constamment suivi les progrès si considérables de cette science pendant notre siècle, et était au courant de toutes les découvertes astronomiques. Que d'encouragements donnés aux élèves du petit séminaire de Québec en assistant à toutes leurs luttes littéraires ! Toujours, dans ces circonstances, de belles paroles tombaient de ses lèvres. C'est ainsi que, l'année dernière, il disait, à la fin d'une séance de l'Académie Saint-Denis : « Je suis enchanté de tout ce que je viens d'entendre. Continuez, nobles jeunes gens ; cultivez, cultivez toujours votre intelligence sans oublier d'orner votre cœur, et vous obtiendrez ce que vous promet l'un de vos poëtes favoris. Je voudrais bien citer l'un de ses vers, et ma mémoire le cherche en vain. N'importe, voici la fin du vers, et le principal : *Sic itur ad astra !* Vous avez le vrai moyen de monter aux cieux ? »

***

Le 2 février 1868, Mgr Charles LaRocque lui remettait le *Pallium*, insigne et marque de la dignité archiépiscopale.

Tout le monde a encore présente à l'esprit la belle démonstration de l'automne dernier, lors de son départ pour le concile œcuménique. Les citoyens de Québec donnèrent une nouvelle preuve de leur foi, et un nouveau témoignage de leur amour et de leur vénération pour Mgr l'Archevêque. A Rome, pendant le concile, on sait comment l'illustre prélat a été vénéré par tous ceux qui l'ont connu, et comment son mérite et sa science ont été appréciés : il était membre

de la Congrégation de la *Discipline*. Mais ce qu'on ne connaît peut-être pas assez, ce sont les souffrances qu'il a endurées et les travaux qu'il s'est imposés, bien qu'à l'agonie, comme il le disait souvent au grand vicaire Taschereau. Un de ses grands chagrins fut de se voir forcé de laisser Rome sans pouvoir donner son vote sur le dogme si consolant de l'infaillibilité du Vicaire de Jésus-Christ, après avoir eu la gloire de signer, l'un des premiers, pour demander sa discussion dans le concile du Vatican.

Nous ne dirons rien de son retour au milieu de nous : les réjouissances et l'allégresse de ce jour se confondent, pour ainsi dire, avec notre deuil et nos larmes.

Lorsqu'il avait conjuré le Saint-Père d'accepter sa résignation, et fait valoir son grand âge, ses infirmités et ses afflictions, le Pape lui avait répondu : Moi aussi, je suis vieux ; comme vous, j'ai des infirmités, et plus que vous je suis affligé, et cependant je mourrai sur le champ de bataille, les armes à la main : mourez donc aussi sur le champ de bataille. » A cette réponse, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux ; il écrivit promptement au Pape martyr, pour lui demander pardon, et lui dire qu'il mourrait avec lui sur le champ de bataille. Nous savons comment il est mort les armes à la main pour ses chères ouailles. *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.* Il l'a donnée tout entière sa belle et longue vie.

***

Revenu de sa visite pastorale presque mourant, il s'occupa encore quelques semaines des affaires les

plus importantes de son diocèse ; mais bientôt les forces l'abandonnèrent tout à fait. Toutefois, la présence de son cher clergé, réuni pour la retraite ecclésiastique, ranima sa vie à demi éteinte, et, le jour anniversaire de son élévation au siége archiépiscopal, il put recevoir les hommages de ses prêtres.

Ah ! quelle entrevue touchante, et en même temps quels adieux déchirants ! Il fit ses dernières recommandations à ses enfants—nous l'avions appelé notre père ;—à ses compagnons d'armes,—nous l'avions appelé notre chef. Sa voix, qui n'avait plus rien de terrestre et qui semblait venir d'outre-tombe, nous électrisa ; quelles larmes coulèrent lorsqu'il prononça ces paroles : « Mon successeur possèdera plus de science, plus de qualités, plus de vertus que moi ; mais, vous aimer davantage, c'est impossible ! »

Enfin, quelques semaines encore s'écoulèrent. Les souffrances redoublent ; mais la résignation et la vertu ne font qu'augmenter jusqu'à cette heure fatale où, le 13 octobre, à cinq heures et vingt-deux minutes, entouré des membres de sa famille, d'un grand nombre de prêtres de la ville, ayant à son chevet Mgr l'évêque de Rimouski, au milieu des sanglots et des cris de douleur, il rendit sa grande, noble et belle âme au Prince des Pasteurs, et reçut, sans doute, la couronne de gloire qui ne se flétrit point: *Cum apparuerit Princeps Pastorum, percipietis immarcessibilem gloriæ coronam* (I. S. Pierre, V. 4).

***

Nous laissons à son panégyriste le soin de louer plus en détail ses vertus. Seulement, nous dirons que

tout ce que Dieu a mis de dévouement, d'affection et de charité dans le cœur de l'homme, s'est réuni dans celui de Mgr Baillargeon pour y former un trésor de bonté, d'affection et de miséricordieuse tendresse. Il avait dû méditer souvent ce mot de saint Augustin : *Debemus amando corripere ;* nous devons corriger avec amour.

Nous pouvons donc assurer que les paroles qui se lisent sur le tombeau d'un évêque dans l'église de Sainte-Marie des-Anges, à Rome, et qui se trouvent placées en tête de cette notice biographique, conviennent admirablement à l'illustre et saint prélat.

Virtute vixit, memoria vivit, gloria vivet: Il a vécu dans la vertu, il vit dans la mémoire des hommes, il vivra, ou plutôt il vit dans la gloire. Amen.

ENTRETIEN avec Notre Seigneur, après la communion, écrit de la main de Mgr Baillargeon.

O mon Seigneur et mon Dieu !
Vous m'avez créé,
Vous m'avez racheté de votre sang,
Vous m'avez purifié et régénéré dans votre sang,
Vous m'avez pris pour votre serviteur,
Et vous venez à moi !
Et vous vous donnez à moi !

O mon Seigneur et mon Dieu ! je vous adore ;
O mon Seigneur et mon Dieu ! je m'anéantis devant vous ;
O mon Seigneur et mon Dieu ! comment avez-vous pu consentir à venir à moi, et à vous donner à moi !
O !..... vous êtes mon Seigneur et mon Dieu !
O mon Seigneur et mon Dieu ! j'ai péché contre vous !
O mon Seigneur et mon Dieu ! je suis indigne de toute grâce ;
O mon Seigneur et mon Dieu ! je me confie en votre bonté, en votre miséricorde, et je n'ai d'espérance qu'en vous.
O mon Seigeur et mon Dieu ! je me repens de vous avoir offensé ;
O mon Seigneur et mon Dieu ! je veux vous aimer et vous servir ;
O mon Seigneur et mon Dieu ! faites-moi la grâce de vous aimer et de vous servir ;
O Bonté ! ô Charité ! ô Miséricorde infinie !
O mon Jésus ! ayez pitié de moi, dans cette bonté, charité et miséricorde infinie ;
O mon Jésus ! sauvez-moi dans cette bonté, charité et miséricorde infinie :
O mon Jésus ! ayez pitié de moi en votre nom ;
O mon Jésus ! sauvez-moi en votre nom.
O mon Seigneur et mon Dieu ! je vous adore avec les adorations de vos anges et de tous vos saints du ciel et de la terre ;
O !.. Je vous bénis avec les bénédictions de vos anges et de tous vos saints du ciel et de la terre ;
O !.. Je vous aime avec l'amour de vos anges et de tous vos saints du ciel et de la terre.
O mon Seigneur et mon Dieu ! je vous donne

Mon âme et mon corps,
Mon esprit et mon cœur,
Mes pensées et mes désirs,
Mes paroles et mes actions,
Toutes les affections de mon âme et de mon cœur,
Mes joies et mes peines,
Mes croix et mes tribulations,

Mes travaux et mes souffrances,
Mes maladies et mes infirmités,
Mon agonie et ma mort.

O mon Jésus ! je crois en vous,
Tout ce que vous enseignez, ô Souveraine Vérité,
Tout ce que vous commandez, ô Souverain Maître,
Tout ce que vous promettez, ô Dieu fidèle et souverainement bon.

J'espère en vous, grâces, miséricorde et salut ; et je ne serai pas confondu, ô Jésus mon Sauveur et mon Dieu, qui êtes venu en ce monde pour me sauver, qui avez un nom par lequel il faut que nous soyons sauvés.

Je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon esprit et de toutes mes forces, ô mon Seigneur et mon Dieu, qui êtes digne de tout amour, et qui m'avez aimé le premier.

Augmentez en moi la foi, l'espérance et votre saint amour, et prenez-moi pour votre serviteur.

Je vous demande cette grâce en votre saint nom ;

Je vous demande cette grâce, aussi en votre saint nom, pour tous les membres de votre sainte Eglise, pour tous les fidèles de ce diocèse, pour tous les pasteurs, prêtres, lévites, religieux et religieuses, pour tous ceux qui se sont recommandés à mes prières, pour mon père (a), mes frères, mes sœurs et leurs familles ; pour tous ceux qui prient pour moi, pour mes amis et mes ennemis, pour.....

Je vous demande, seigneur, pour eux et pour moi,
l'esprit de componction et de pénitence,
maintenant et à l'heure de la mort ;
l'esprit d'humilité et de patience,
de piété et de charité ;
de zèle pour votre gloire, et pour leur salut :

Votre esprit pour moi, ô mon Jésus,
afin que je sois un digne ministre de vos
saints autels, et du salut de leurs âmes ;

Votre esprit pour eux, afin qu'ils soient
vos vrais disciples, et vos fidèles serviteurs ;

Bénissez-les, protégez-les, gardez-les, sanctifiez-les, sauvez-les tous en votre nom :

Qu'aucun d'eux ne périsse.
Je vous le demande en votre nom ;

Accordez-leur la protection de votre sainte mère, de vos anges, et de tous vos saints,
Je vous le demande en votre nom.

(a) Le père de Mgr Baillargeon est mort le 25 décembre 1860 : par conséquent, cette prière a été écrite avant cette date.

SON ÉPITAPHE FAITE PAR LUI-MÊME.

Épitaphe *que l'on mettra sur mon cercueil, pour l'instruction de ceux qui un jour ouvriront ma tombe, et déplaceront mes os et mes cendres.*

† C. F. Évêque de Tloa.

✠

Expecto resurrectionem mortuorum,
Et vitam venturi sæculi, amen.

CHARLES-FRANÇOIS BAILLARGEON,

Né à l'Isle aux Grues, le 26 Avril 1798;
Baptisé, au même lieu, le lendemain ;
Ordonné prêtre le 1er Juin 1822;
Nommé Chapelain de l'Eglise S. Roch, le surlendemain;
Curé de S. François, I. O., le 1er Octobre 1826;
Curé du Chateau-Richer et de l'Ange-Gardien
Le 16 Janvier 1827;
Curé de Québec, le 1er Octobre 1831;
Nommé le 10 Mai 1850 par les Évêques du Canada
Leur Grand-Vicaire et Agent auprès du S. Siége;
Évêque de Tloa, et Coadjuteur *cum futura Successione* de l'Archevêque de Québec,
Le 14 Janvier 1851;
Administrateur de l'Archidiocèse, le 25 Mars 1855;
Archevêque de Québec,
Le 25 août 1867.
Décédé le..... (*)

(*) Mgr Baillargeon est décédé le 13 octobre 1870.

ORAISON FUNÈBRE (1)

DE

Mgr. C.-F. BAILLARGEON,

ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC,

PRONONCÉE DANS LA CATHÉDRALE DE QUÉBEC,

LE 18 OCTOBRE 1870,

PAR

Monsieur l'abbé LOUIS H.-PAQUET,

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, ET PROFESSEUR DE THÉOLOGIE DOGMATIQUE A L'UNIVERSITÉ-LAVAL.

Tu vero vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple.

Pour vous, dit St. Paul à Timothée, veillez, et ne vous refusez à aucun travail; faites l'œuvre d'un Evangéliste; remplissez votre ministère.

II Tim., IV. 5.

MESSEIGNEURS (2)—MES FRÈRES,

Lorsque le Sauveur du monde veut définir les principaux devoirs de ce grand service des âmes qui s'exerce dans l'Eglise depuis dix-huit siècles, il les

(1) Nous ne nous faisons pas illusion sur ce travail, que de toutes parts on nous a demandé de publier comme un souvenir de plus d'un nom cher à tout le monde. Ce n'est pas un éloge complet de Mgr. Baillargeon ; ce n'est même pas un discours en forme. Il était impossible dans l'espace d'une demi-heure, (c'est le temps qu'on nous avait fixé à cause de la longueur de la cérémonie), de faire autre chose qu'une suite de réflexions courtes et simples sur une vie à laquelle un volume entier pourrait à peine rendre parfaite justice.

L.-H. P. PTRE.

(2) Messeigneurs les Evêques de Montréal, d'Ottawa, de Kingston, de St. Hyacinthe, des Trois-Rivières et de Rimouski.

résume surtout dans ces paroles de l'apôtre à son disciple Timothée. Veillez, écrit Saint-Paul au fidèle compagnon de ses labeurs apostoliques, veillez à la garde du troupeau que Dieu vous a confié, *tu vero vigila;* ne négligez aucune partie de la charge sublime dont vous êtes revêtu, mais livrez-vous sans relâche au travail du Seigneur, *in omnibus labora;* annoncez encore les vérités de l'évangile, la doctrine éternelle du salut, *opus fac Evangelistæ ;* enfin montrez-vous véritablement le pasteur des âmes et remplissez avec zèle le ministère apostolique, *ministerium tuum imple.*

Ces conseils, dictés par la Sagesse Eternelle, ne regardent pas seulement un évêque en particulier. L'Apôtre, organe des divins oracles, parle pour tous les temps et pour tous les lieux. Il voit devant lui, dans la personne de Timothée, la succession apostolique tout entière ; et c'est à chaque évêque des diverses parties de l'église de Jésus-Christ, que s'adresse ce langage inspiré.

Le zèle dans l'accomplissement du ministère des âmes, la fidélité dans le travail apostolique, dans la prédication de l'évangile, une vigilante charité qui porte au renoncement personnel, consulte sans cesse les besoins du troupeau et ne se lasse jamais d'y subvenir, tels sont, d'après les paroles mêmes de l'Apôtre, les principaux caractères qui doivent distinguer les chefs de la milice sacrée.

Ces qualités précieuses, mes frères, essentiellement propres à un évêque de l'église de Dieu, nous les trouvons heureusement réunies dans la personne du

Prélat que nous pleurons. Il ne manqua d'aucune d'elles ; il y joignit encore l'éclat des vertus les plus belles et les plus pures. C'est ce qu'il sera facile de voir dans le court éloge que nous allons consacrer à la mémoire de Monseigneur Charles-François Baillargeon, archevêque de Québec et métropolitain de cette Province ecclésiastique.

I.

La perfection de la vie ne consiste pas précisément dans l'éclat d'une vertu qui brille aujourd'hui pour s'éclipser demain, mais bien plutôt dans la persévérance et la continuité. On n'a pas atteint à la grandeur véritable par là seulement qu'on a pu une fois dans sa vie s'élever, pour ainsi dire, au-dessus de soi-même ; l'auréole de la sainteté ne s'accorde qu'à la fidélité qui persévère jusqu'au bout dans la voie de la règle et du devoir. Il n'est pas rare de voir un homme se distinguer soudainement par un acte d'éclat que certaines circonstances heureuses auront provoqué ou singulièrement favorisé ; ce qui est plus rare, ce qu'il n'est donné d'admirer que dans un petit nombre d'hommes, c'est cet attachement ferme et durable aux pénibles labeurs d'une vie qui doit s'écouler tout entière dans la pratique de l'immolation personnelle et des plus grands sacrifices.

Or, mes frères, cette fidélité de chaque jour aux devoirs d'une charge aussi difficile qu'importante, ce dévouement sans limites qui ne connaît aucun repos et n'accepte aucune trêve, c'est là ce qui carac-

térise avant tout la vie admirable qui vient de s'éteindre au milieu de nous. Sans doute il y a, dans cette longue carrière de près d'un demi-siècle de service au premier rang de l'armée du Seigneur, il y a des phases plus brillantes; il y a des actes éclatants qui viennent se placer à la plus grande hauteur dans l'estime de tous. Mais ce qu'il faut admirer surtout, dans la vie sacerdotale et épiscopale de Mgr Baillargeon, c'est la constante fidélité de la vertu, c'est le zèle qui jamais ne se dédit ni ne se refroidit, c'est l'attachement imperturbable aux devoirs de son ministère, c'est la persévérance calme et héroïque dans l'abnégation personnelle; c'est encore,—pour couronner tout cela—l'aimable simplicité, l'aisance parfaite avec laquelle il savait accomplir, sans faste comme sans bruit, les actions les plus belles et les plus nobles.

C'était avant tout un prêtre, un prêtre dans toute la beauté et la plénitude du terme. Sa nature semblait faite pour le ministère des autels; le sacerdoce répondait parfaitement à l'instinct, aux qualités, de même qu'à l'attrait de son âme. Voyez-le dans les diverses positions que la Providence lui assigne pendant les quarante-huit années de son ministère. Il y a loin, si nous regardons à l'importance des fonctions, de la modeste place de curé d'une petite paroisse rurale, à la haute dignité d'Archevêque et Métropolitain d'une vaste province ecclésiastique. Les circonstances extérieures ne sont plus les mêmes : la responsabilité est infiniment plus grande, le labeur

bien plus pénible, les relations du dehors beaucoup plus importantes et plus étendues. Rien cependant n'est changé dans la vie et les habitudes intimes de celui qui passe ainsi du poste le plus humble au rang le plus élevé de la hiérarchie sacerdotale. Vous trouvez toujours, dans Mgr Baillargeon, aux époques les plus diverses de sa carrière, cette même régularité ecclésiastique, cet inébranlable amour de la règle, cette fidélité persévérante d'une vertu toujours à la hauteur du devoir, qui fait de sa vie entière une chaîne continue d'œuvres méritoires dont tous les anneaux se relient et se soutiennent admirablement ensemble. C'est le spectacle aussi admirable que rare de l'unité réelle au milieu de la diversité apparente, du recueillement habituel de l'âme et de son union constante avec Dieu au milieu des occupations les plus nombreuses et souvent les plus distrayantes.

Dès le moment qu'il s'est consacré à Dieu par les vœux de son ordination, son âme s'est établie d'une manière inébranlable dans l'amour et la pratique des vertus de son état. Tel vous l'avez vu curé de Saint-François, du Château-Richer et de l'Ange-Gardien, tel vous le verrez à la cure de Québec, tel vous l'admirerez sur le siége archiépiscopal, toujours simple et modeste dans ses goûts, toujours fidèle aux devoirs multiples de sa charge, toujours entièrement donné à son ministère, toujours se sacrifiant sans relâche pour le bonheur de ceux que Dieu a confiés à sa garde. Il semble qu'il a constamment devant les yeux les paroles de l'apôtre à son disciple : *In omnibus labora, ministerium tuum imple ;*—Travaillez, travaillez sans relâche, remplissez avec ardeur votre ministère.

II.

Il faudrait du temps, mes frères, beaucoup plus de temps que ne le permet le cadre étroit d'un éloge funèbre, pour parcourir avec quelques détails les principales phases d'une carrière si longue et si admirablement remplie. Il faudrait surtout une voix plus autorisée que la nôtre, pour que l'éloge pût atteindre à la hauteur du mérite. Essayons toutefois de toucher à la hâte les sommets les plus saillants de cette belle vie. Ce que nous ne pourrons dire ici, chacun de nous, citoyens, diocésains de Québec, enfants du père chéri auquel nous rendons un dernier devoir, saura y suppléer par les pensées et les souvenirs qui se pressent nécessairement dans son esprit et dans son cœur.

Parlerai-je d'abord de sa charité ?.....Oh ! c'est là une des vertus qui rendront sa mémoire impérissable parmi nous ! Qu'il me suffise de rappeler les deux circonstances principales—et cela lorsqu'il n'était encore que curé de cette ville—qui mirent si admirablement en relief les trésors de bonté que renfermait ce grand cœur. Toute la ville se souvient encore—car ce sont de ces souvenirs que rien n'efface—des deux grands fléaux qui s'abattirent sur nous à une douzaine d'années d'intervalle pendant son administration comme curé, je veux parler du premier choléra et des grands incendies de 1845. Mes frères, vous l'avez bien des fois entendu dire, c'est surtout dans les calamités publiques que se révèle l'héroïsme du dévouement. Eh bien ! Mgr Baillargeon—il n'y a encore au-

jourd'hui qu'une voix pour le proclamer—s'éleva, par son héroïque charité, à la hauteur des évènements douloureux qui éprouvèrent alors si cruellement son troupeau.

Pasteur dévoué, homme de ressources et d'énergie, véritable père au milieu de ses enfants affligés, il sut multiplier les secours et les consolations, essuyant les larmes des plus malheureux, donnant des protecteurs aux orphelins, relevant de la ruine et de la misère deux immenses quartiers réduits en cendres. Sans doute, il fut noblement secondé par la générosité publique et étrangère. Sans doute, il trouva, dans le courage et l'admirable énergie de tous les principaux citoyens de cette ville, un concours puissant et sans lequel ses propres efforts eussent été infructueux. Mais ceux-là mêmes qui furent appelés à lui prêter leur concours et qui se dévouèrent si noblement à la cause publique, parlent encore aujourd'hui—avec une admiration que vingt-cinq années n'ont pu refroidir—de l'esprit pratique, de l'énergie indomptable et surtout du dévouement illimité, héroïque, que déploya dans ces pénibles circonstances le curé de la paroisse de Québec. " Jamais, nous disait, il n'y a que quelques jours encore, l'un des principaux citoyens de cette ville, témoin intime de ses travaux et de ses œuvres (1), jamais je n'ai connu de prêtre plus entièrement livré à son devoir de pasteur. Cet homme-là ne pensait jamais à lui-même ; il s'oubliait entièrement pour se donner aux autres, et c'est encore un

(1) Son Honneur le juge Duval.

mystère pour moi que de comprendre comment une aussi frêle constitution ait pu résister si longtemps aux fatigues incroyables que sa charité lui imposait."

III.

Rappelerai-je encore son zèle dans l'accomplissement de ses devoirs de prêtre et d'évêque ? Depuis le moment où la voix de ses supérieurs l'appela aux fonctions de curé, puis à celle de premier pasteur de cette ville, vous l'avez tous vu à l'œuvre ; vous savez que sa vie entière n'a été qu'un sacrifice continuel aux obligations de cette double et importante charge. Ah ! il pouvait bien s'écrier avec saint Paul : *Ego libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris* (1). Je donnerai tout ce que j'ai et je me donnerai encore moi-même pour le salut de vos âmes. Qui jamais en effet a moins su se refuser, je ne dirai pas à un devoir, mais au simple désir de quiconque venait lui demander le concours de sa présence ; ou bien encore l'aide de sa parole,—de cette parole si simplement touchante, onctueuse, pénétrante, qui allait de suite au cœur et laissait dans les âmes une émotion si profonde et si vraie ? Qui jamais à su moins consulter ses intérêts ou ses aises lorsqu'il s'agissait de payer de sa personne et de porter aux parties les plus éloignées de son immense troupeau les consolations du ministère épiscopal ?

En face de cette vie constamment occupée des labeurs les plus pénibles, à la pensée de cette administration immense, absorbante, dont le poids s'im-

(1) I Cor., xii, 15.

posait chaque jour plus accablant, je me demande, mes frères, vous vous demandez avec moi comment il pouvait trouver la solitude nécessaire au délassement de l'âme par l'étude et la prière ? Ah ! ne craignez rien ! L'industrie de sa piété, cette ardeur pour le travail qui jamais ne l'abandonna, sauront bien lui créer quelques loisirs. Ne l'avons-nous pas vu, il y a quelques années seulement, conservant pour l'étude des sciences les goûts de sa jeunesse, assister régulièrement, pendant plusieurs mois consécutifs, aux cours publics qui se donnaient à l'Université ? Nous en étions alors tous surpris ; nous le serons bien plus encore quand nous saurons qu'il prenait sur son sommeil les heures qu'il consacrait ainsi à rafraîchir dans sa mémoire des connaissances qui lui avaient été familières.

A une heure de la nuit que peu d'hommes dérobent au repos, vous trouviez en effet l'Archevêque de Québec assis à sa table d'étude ou agenouillé devant son crucifix. C'est sans doute pendant ces heures de calme et de solitude qu'il repasse devant Dieu les actes de la journée, qu'il demande au ciel les forces et les lumières nécessaires, et qu'il prépare le travail du jour qui suivra. C'est alors aussi qu'il compose ces mandements admirables, ces lettres pastorales si pleines de charité et de doctrine, que nous trouvons citées avec éloge dans des livres imprimés à l'étranger. C'est alors surtout, c'est dans le silence inspirateur de la nuit, qu'il se livre sans relâche et avec une ardeur toujours jeune, à ces études des divines écritures dont l'importance et la profondeur se sont révélées dans la traduction et les commentaires que le

Souverain Pontife a voulu honorer de sa haute approbation.

Ces heures pendant lesquelles, seul avec Dieu, il épanche son cœur devant Celui dont il tient la place et qui lui a confié le soin de tant d'âmes, ces heures qu'il consacre ainsi à l'étude des livres saints, à la prière et à la méditation, ce sont ses heures à lui, et les seules qui lui appartiennent ; le reste de la journée est à tout le monde, et il n'a jamais d'autre mesure pour son temps que la convenance de ceux qui viennent lui exposer leurs difficultés, leurs chagrins ou leurs embarras, et lui demander des conseils ou des consolations.

IV.

Je voudrais être court, mes frères, et pourtant que de choses encore il me resterait à dire ! Je devrais parler de ses efforts pour faciliter et encourager l'éducation de la jeunesse ; je devrais dire la part si grande qu'il prit aux travaux des derniers conciles provinciaux ; je devrais faire voir en quelle haute estime il était tenu à Rome par le Pape et la Cour Pontificale ; je devrais surtout mentionner l'honneur insigne qu'il reçut, et que tous nous reçumes par lui, lorsqu'il fut jugé digne de faire partie de l'une des congrégations les plus importantes du Concile du Vatican. Il me faut laisser dans l'ombre tant d'actes éclatants que l'histoire recueillera avec reconnaissance, pour arriver de suite à celle de ses vertus, qui est sans contredit la plus belle par là qu'elle est la base et le couronnement de toutes les autres, je veux dire sa grande humilité.

Bien des hommes gâtent leurs plus belles qualités pour ne pas s'ignorer suffisamment eux-mêmes. Mgr Baillargeon avait cette modestie exempte de toute affectation, qui rehausse encore l'éclat de la vertu et lui ajoute tant de prix.

S'agit-il pour lui de laisser la petite cure de campagne où il a fait ses premières armes dans le saint ministère, pour venir remplir les fonctions importantes de curé de la ville de Québec, ce ne sera pas sans verser des larmes sincères de regret, qu'il s'éloignera de ces âmes simples dont les sentiments répondent si bien aux sentiments de son propre cœur. Faut-il, après avoir conquis l'estime entière de ses supérieurs, comme l'affection de ses paroissiens, faut-il accepter une charge plus haute encore en devenant à Rome l'agent de tous les évêques de la province, vous voyez sa modestie reculer de nouveau devant l'honneur qu'on lui offre. Mais c'est l'épiscopat surtout, cet honneur suprême entouré de tant d'éclat et aussi de tant de responsabilité, qui effraya sa grande modestie. On se rappelle encore, à Rome même, les résistances inouïes qu'il opposa au désir de ses supérieurs. Il sut si bien, en cette occasion solennelle, plaider la cause de l'humilité, qu'un moment il se crut maître de la victoire. Le Souverain Pontife se serait laissé toucher de ses persistantes réclamations, si les évêques du Canada, qui les avaient prévues, n'eussent d'avance prié Pie IX de ne pas s'y rendre. Quel exemple admirable, mes frères ! Sans doute, l'histoire de l'église nous offre souvent le spectacle d'un pareil héroïsme dans la vertu;

il faut pourtant remonter jusqu'à saint Ambroise pour trouver quelque chose qui surpasse en grandeur le fait que nous venons de citer.

Ce sentiment, mes frères, qui lui faisait autant redouter les honneurs que d'autres les ambitionnent, l'accompagna et le poursuivit dans tout le cours de son épiscopat. Il ne vit jamais dans les titres dont il était revêtu que des titres de charité et de sollicitude. " Du travail, disait-il une fois, avec cet accent de touchante simplicité qui lui était propre, qu'on m'en donne tant que l'on voudra ; mais, pour l'amour de Dieu, qu'on m'épargne les honneurs ! " Sentiment vraiment apostoliquef qui révèle toute l'humilité de cette grande âme ; parole admirable qui résonne à l'oreille du chrétien comme un écho de l'évangile ; exemple à jamais éloquent pour tous ceux que les dignités de ce monde pourraient tenter ou éblouir !

Aucun de nous n'ignore qu'à plusieurs reprises, dans ses dernières années surtout, il essaya de se démettre de ses fonctions épiscopales. Il y a cinq ans déjà il faisait au Saint Père les demandes les plus vives à ce sujet. " Je lui ai répondu. nous disait Pie IX à nous-même, en 1866, j'ai répondu à votre évêque qu'il faut mourir sur le champ de bataille. " Il ne reçut jamais d'autrer éponse. Le Saint Père, la Cour de Rome tout entière, connaissaient trop bien les hautes vertus, les qualités vraiment épiscopales de Mgr Baillargeon, pour jamais céder à des instances que l'humilité seule, et non pas la faiblesse, rendait de plus en plus pressantes.

Voilà jusqu'où allait cette humilité profonde dont il donna constamment les exemples les plus admirables — je pourrais dire même les exemples les plus incroyables, s'il m'était loisible de citer ici une foule de ces traits sublimes que ceux-là seuls connaissent qui ont vécu dans son intimité ; s'il m'était permis surtout d'exposer devant vous les actes et les paroles qui ont signalé sa longue et douloureuse maladie ; si je pouvais faire raconter à cette immense assemblée l'histoire intime des dernières semaines qu'il a passées au milieu de nous par celles (1) qui ont eu le bonheur envié de lui donner les derniers soins et de recueillir les dernières effusions de son âme.

V.

Cette vertu d'humilité—belle et rare entre toutes—qui ajoute à l'éclat de sa vie entière un rayon si aimable et si doux, n'était égalée chez lui que par le courage apostolique.

Mes frères, c'est par ce dernier trait, c'est en vous parlant de la grandeur de son courage apostolique, que je veux terminer cet éloge trop bref et surtout trop imparfait. Je l'ai réservé pour la fin, parce que c'est dans cette dernière année surtout qu'il s'est révélé à nous dans tout son héroïsme.

Vous avez entendu tout à l'heure la réponse de Pie IX aux instances qu'il faisait pour se démettre de sa charge : " Il faut mourir sur le champ de bataille." Eh bien ! mes frères, cette parole de Pie IX, il la

(1) Les Sœurs de la Charité.

réalisera à la lettre ; cet ordre du chef au soldat défiant de ses forces plutôt que fatigué de la lutte, il l'a compris, il l'accomplira. Fidèle jusqu'au bout, jusqu'à la mort, au poste d'honneur que l'illustre Pontife lui enjoint de garder, il ne croirait pas avoir le droit d'en accepter la gloire s'il ne savait en braver les périls.

La nouvelle du Grand Concile vient d'éclater dans le monde. L'ordre arrive aux évêques de l'univers catholique de partir pour Rome. Pour lui, vieillard infirme et débile, c'est la mort, la mort presque certaine. Chacun le prévoit, tout le monde le prédit ; on le supplie de ne pas s'exposer au danger d'une pareille entreprise. Rien ne l'arrête. Le sentiment du devoir, son zèle ardent pour le bien de l'église, font céder toutes les considérations de la prudence humaine. Malgré son grand âge, malgré sa faiblesse, il bravera de nouveau les mers, il ira à Rome. Au prix de souffrances infinies, il y demeurera pendant plusieurs mois ; et, s'il se voit forcé d'en revenir malgré lui avant que le Concile termine ses travaux, ce ne sera pas du moins—disons-le ici bien haut, puisque l'occasion s'en présente—ce ne sera pas sans s'être formellement déclaré en faveur de la définition de l'Infaillibilité Pontificale.

Le voilà revenu de ce long et périlleux voyage. La joie de son peuple est à son comble. C'est comme un miracle de le voir de nouveau au milieu de nous. Vous vous en souvenez, mes frères ; jamais *Te Deum* d'actions de grâces n'éclata avec plus d'enthousiasme, et ne porta vers le ciel l'expression plus vive et plus

sentie de la reconnaissance et du bonheur. Consentira-t-il au moins à prendre un repos qui lui est absolument nécessaire ? Se rendra-t-il enfin aux désirs de ses prêtres, aux vœux unanimes de tous ses enfants ? Calculs humains que tout cela ! Un évêque, répond-il, n'est pas évêque pour se reposer, mais pour travailler. Il part pour cette dernière course apostolique qui lui a été si fatale ; et, à ceux qui en redoutent si justement les conséquences, il répète cette parole sublime de simplicité et de courage "Quand je n'en pourrai plus, j'arrêterai, et ce sera fini ; mais j'irai jusqu'à ce que je tombe."

VI.

Il est tombé en effet, tombé d'épuisement, tombé martyr de son zèle, martyr d'une héroïque fidélité aux devoirs accablants d'une charge trop lourde pour ses forces. Il n'a pas déposé les armes ; elles ont échappé de ses mains débiles et tremblantes. Il l'a dit lui-même en abandonnant de force sa dernière visite pastorale : "Je meurs, je le sens ; mais je meurs les armes à la main."

Il est donc mort, comme le voulait Pie IX, sur le champ de bataille.

Il est mort. Jamais plus nous ne contemplerons cette belle et grande figure, ces traits si nobles, cette physionomie si bonne, qui inspiraient à la fois le respect et l'amour. Jamais plus nous n'entendrons cette voix en même temps forte et suave, sympathique et vibrante, qui résonnait si majestueusement sous les voûtes de cette cathédrale, qui, du haut de cette

chaire, annonça tant de fois, avec un éclat si doux, les vérités de notre sainte religion. Il est mort. Pendant près de quarante années, il a vécu avec nous comme un chef au milieu de ses soldats, comme un pasteur au milieu de son troupeau, comme un père au milieu de ses enfants. Et maintenant il nous laisse. Nous avons entendu son dernier adieu, nous avons reçu sa dernière bénédiction ; nous nous sommes fait un devoir d'aller baiser une dernière fois ses mains glacées par la mort.

Il nous laisse. Dans quelques instants nous n'aurons même plus devant les yeux cette relique mortelle qui depuis cinq jours a été l'objet de la vénération la plus universelle et la plus profonde. Il nous laisse. Mais sa mémoire, nous l'affirmons ici en toute confiance, certain que nous sommes d'être l'écho fidèle des sentiments de tous les cœurs généreux, sa mémoire demeurera avec nous comme un dépôt précieux, et grandira, grandira toujours avec les années. La mort, en arrêtant le cours de ses vertus modestes, n'en effacera pas le souvenir, mais sera bien plutôt une révélation de leur grandeur cachée. Ah ! tant qu'il vécut, son industrieuse humilité essaya toujours d'envelopper d'un voile la gloire de ses actions et le mérite de ses œuvres. Mais aujourd'hui ce voile se déchire ; la vérité paraît dans tout son jour ; la louange se sent libre enfin d'éclater de toutes parts. Il se forme autour de cette tombe un concert unanime de regrets, d'éloges, de bénédictions, de prières ardentes, qui s'élèvent vers le ciel comme la couronne terrestre d'une vie saintement écoulée dans la pratique du

devoir, dans la fidélité à la vertu, dans l'accomplissement du véritable ministère apostolique.

Aux clartés révélatrices de cette mort couronnée par la souffrance, sanctifiée par la résignation, la voix publique, la conscience universelle se prononce avec l'accent irrésistible de la justice et de la vérité. Eloge funèbre—le plus magnifique de tous, parce que c'est le plus spontané et le plus vrai—qui se traduit de la manière la plus éloquente dans l'émotion profonde de toute une ville, de tout un immense diocèse; dans les sympathies sincères de tout un pays, sans aucune distinction de croyances ou d'origine; dans ce concours immense, inouï, incroyable, si nous ne le voyions de nos yeux; dans les larmes et les regrets des pauvres qui bénissent un bienfaiteur, des malheureux et des faibles qui perdent un avocat et un consolateur, des prêtres qui pleurent un chef si bienveillant et si dévoué, d'une population entière qui se voit privée d'un modèle et d'un père.

Dieu, mes frères, nous devons l'espérer, nous avons droit de le croire, Dieu, dont la miséricorde égale la justice, a déjà entendu les accents émus de nos vœux et de nos prières. Il a reçu dans son sein et mis en possession de sa gloire le Ministre fidèle, le Pasteur vénéré, le Père tendre et bon qui nous guida si longtemps dans les voies du salut.

Ainsi soit-il.

Discours de M. l'abbé Ant. Racine, desservant de l'église Saint-Jean-Baptiste.

—

Nous sommes heureux de publier ici l'éloge magnifique que M. Ant. Racine, desservant de l'église Saint-Jean-Baptiste, a fait des vertus et des œuvres de Mgr l'Archevêque, en annonçant à ses fidèles la mort du grand prélat. Ces paroles, parties du cœur, avaient d'autant plus de portée et d'à-propos, que les citoyens du faubourg Saint-Jean doivent aux efforts généreux de Mgr Baillargeon leur belle et grande église, devenue si populaire à Québec par ses pieux et brillants offices de l'archiconfrérie, que lui-même rehaussait si souvent par sa présence et par ses discours pleins d'une tendre piété envers la Mère de Dieu.

"Nous avons, M. F., à vous annoncer aujourd'hui une bien triste nouvelle : la mort vient de mettre un terme aux souffrances de notre vénérable et saint Archevêque.

"La mort, quelque dure et impénétrable qu'elle soit, c'est la vie du juste, la couronne de ses travaux, la récompense de ses vertus. O mort! que ton souvenir est amer à un homme qui vit en paix au milieu de ses délices! *O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in deliciis suis!* O mort! que ta sentence est douce à celui qui est détaché des biens de la terre, à qui les forces manquent et qui est dans la défaillance de l'âge! *O mors, bonum est judicium tuum homini indigenti, et qui minoratur viribus, defecto ætate.....*

"Devons-nous aujourd'hui exprimer les regrets et la tristesse de nos cœurs? Faut-il nous plaindre de la mort, nous attrister, comme ceux qui n'ont pas d'espérance? Non, M. F., un homme de ce caractère, de cette vertu, de ces œuvres, de cette doctrine, ne meurt point; il dort seulement; au ciel, autant et plus que sur la terre, son âme continue de veiller, de prier pour ses enfants.

"En présence de cette tombe illustre, nous ne devons pas garder le silence. Pendant la vie de celui que pleure l'église du Canada, il ne nous était pas permis de dire ses vertus, de publier ses bienfaits; aujourd'hui nous pouvons élever la voix et rappeler, pour votre instruction, la glorieuse et sainte carrière du prêtre fidèle que Dieu s'est suscité, et qui a toujours agi selon son cœur. "Le Seigneur l'a trouvé fidèle, c'est pourquoi il l'a glorifié au milieu de son peuple." *Inventus est fidelis, ideo dedit illi Dominus gloriam in gente sua.* Eccli.—44.

"La sagesse, dit le Saint-Esprit, est préférable à tous les biens; elle est plus belle que le soleil et plus élevée que toutes les étoiles; elle l'emporte sur la lumière; elle vient de Dieu; elle est assise auprès de son trône; elle a la science et l'intelligence de toutes choses; elle conduit l'homme dans toutes ses œuvres avec circonspection, et le protége par sa puissance. Sag. IX.

"Heureux le jeune homme qui l'aime et la recherche dès son enfance, qui s'efforce de l'avoir pour épouse, qui est devenu amateur de sa beauté! Sag. VIII.

"Heureux le jeune homme, à cet âge où les passions sont si vives, qui entre de bonne heure dans le sentier du bien! Ces premiers pas dans la vertu sont d'heureux présages de la grandeur et de la perfection où il parviendra un jour. Tel fut le jeune Baillargeon. Il donne à Dieu son cœur, *dès le point du jour*, selon le conseil du sage: ses premières pensées sont pour Dieu; sa première étude, la loi de Dieu: aussi grandit-il en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

"Ses parents, sincèrement chrétiens, plus recommandables par leur vertu que par le rang qu'ils occupaient dans la société, avaient dirigé vers Dieu son cœur et ses pensées. Il se distingua entre tous les jeunes gens de son âge par un naturel heureux, par un cœur docile. Assidu à l'étude et surtout à la prière,

fidèle observateur de son réglement de chaque jour, il grandissait en piété comme le jeune Samuël, se fortifiait pour les combats à soutenir, pour maintenir, à l'exemple du prophète, la religion, et conduire son peuple dans les voies de la justice et de la piété. Ainsi s'achevait dans le jeune Baillargeon cette peinture de l'âme qu'on appelle éducation, " peinture où Dieu " lui-même conduit le pinceau et forme ses saints à " l'image et à la ressemblance de son Verbe fait chair, " le type et le modèle de toute sainteté."

" Le jeune Baillargeon est donc pour vous, jeunes gens, un modèle, à cet âge où il est si facile de céder à la séduction: toute son occupation est de plaire à Dieu, de garder son cœur pur.

" Prêtre de Jésus-Christ, dispensateur de ses mystères, de ses mérites et de ses grâces, revêtu de son autorité et associé à son sacerdoce, il a soutenu l'éminence et la dignité de son état, par une sainteté de vie qui le distingue du peuple. *Inventus est fidelis.* Fidèle à Jésus-Christ, il honore son ministère par la prédication des vérités de la religion ; fidèle aux âmes, il les conduit dans les voies de Dieu ; fidèle à l'Eglise, il n'y cherche point à dominer, à s'enrichir, à s'élever. Toujours, il fait respecter son sacerdoce par une vie réglée et exemplaire, par une sincère piété, faisant éclater dans toutes ses actions la modestie, l'humilité de Jésus-Christ, la charité et le zèle pour la gloire de Dieu dont il était consumé.

" Mgr Baillargeon a été trop longtemps chargé de la paroisse de Québec pour que je ne rappelle pas à votre souvenir ce qu'il a fait pour la sanctification de vos âmes, pendant les dix-neuf années qu'il a été votre curé. Œuvres pour l'éducation de l'enfance et de la jeunesse ; œuvres pour le soin des petits, des infirmes et des pauvres ; œuvres pour la conversion des pécheurs et pour la persévérance des justes ; œuvres pour le maintien et pour l'accroissement du culte divin : qui peut dire tout ce que créa sa charité, tout ce qu'elle suscita, pour la gloire de Dieu et le salut

des âmes, et comment, avec une santé toujours chancelante, il a pu opérer de si grandes œuvres ?

" Il a fait trois choses pour vous, citoyens du faubourg Saint-Jean, qui doivent vous rendre sa mémoire précieuse, et exciter vos cœurs à la reconnaissance.

" Il a exposé sa vie dans les trois terribles épidémies qui ont affligé la ville de Québec en 1832, 1834 et 1849. Il s'est montré bon Pasteur en offrant sa vie au Seigneur pour le salut du troupeau qui lui était confié ; et en 1845, lorsque l'incendie dévastateur réduisit en cendres les deux faubourgs Saint-Jean et Saint-Louis, il ne s'est pas épargné pour vous : c'est lui, le vénérable curé de Québec, qui ranimait la confiance, relevait les courages, et qui, par sa parole et par la sagesse de ses vues, vous aidait à rebâtir sur les ruines encore chaudes de vos maisons.

" Quels sacrifices ne s'est-il pas imposés pour l'éducation des enfants pauvres ! Il avait fait quelques épargnes, qu'il destinait à un voyage en Europe, afin de rétablir sa santé grandement compromise par de rudes travaux. C'était en 1845. Mais Dieu, qui lui avait inspiré trois années auparavant l'idée d'appeler à Québec les chers frères de la Doctrine Chrétienne pour leur confier l'éducation des enfants pauvres de la paroisse, lui inspire aussi après les désastreux incendies de reconstruire leur maison à ses propres frais : il n'hésite pas un instant ; sa résolution est bientôt prise, il donne tout ce qu'il a épargné, en disant : J'ai fait mon voyage en Europe. Tous les ans, malgré ses nombreuses occupations, il visitait les classes des chers frères, distribuait des récompenses aux enfants, leur adressait la parole pour les encourager au travail et surtout à la pratique de la vertu ; il les bénissait avec une grande effusion de cœur.

" En 1846, Mr. le curé de Québec, désirant rebâtir la maison d'école, léguée à la fabrique de Québec par l'évêque Plessis, cherchait un terrain plus spacieux et plus central pour la population de la partie supérieure du faubourg Saint-Jean : le terrain sur lequel

est bâtie votre église lui parut avantageusement situé et assez spacieux pour une église dont il sentait depuis longtemps le besoin dans ce quartier. Le dimanche suivant, il fait à la fabrique de Québec la proposition d'acheter l'emplacement visité, d'y bâtir une église de dimensions convenables. La proposition est agréée avec empressement; Mgr l'Archevêque Signay approuve le plan qui lui est soumis, et le quatre juillet 1847, Mgr P. F. Turgeon, l'évêque de Sidyme, coadjuteur de Québec, accompagné d'un nombreux clergé, et au milieu d'un grand concours de peuple, bénit la place et plante la croix au lieu où doit être l'autel. Enfin, le 28 juin 1849, le vénérable curé de Québec, au comble de la joie, célébrait la première grand' messe dans cette église, sortie majestueuse des cendres encore fumantes du faubourg Saint-Jean.

" Vice-Président, Président-honoraire, puis Patron de la Caisse d'Economie Notre-Dame de Québec, Mgr Baillargeon affectionnait cette institution naissante que ses fondateurs, le 3 mai 1848, avaient placée sous le patronage de la société de Saint-Vincent-de-Paul. Il s'intéressait à son développement et à sa prospérité. Souvent il exhortait les ouvriers à faire des épargnes et à les déposer à la Caisse d'Economie. Ses conseils étaient reçus et suivis, et bientôt la Caisse d'Economie, sous l'habile direction des fondateurs, se plaça au premier rang parmi les autres institutions du même genre. C'était toujours avec un cœur plein de joie et de reconnaissance, qu'il apprenait chaque année, les abondantes aumones que la Caisse d'Economie faisait aux pauvres institutions religieuses de Québec.

" Le dix-sept août 1851 fut un jour de joie et de bonheur pour Mgr Baillargeon. Il bénissait solennellement la statue de la sainte Vierge dans son église Saint-Jean, heureusement choisie par Sa Grâce l'Archevêque de Québec, pour ériger la confrérie du Très-Saint et Immaculé Cœur de Marie. Qu'il était heureux d'apprendre les prodiges de grâces qui s'opéraient à ces pieux exercices! Comme il aimait à assis-

ter à cet office pour honorer la sainte Mère de Dieu et pour la faire aimer! Le spectacle édifiant qui s'offrait à ses regards; la foule pieuse et recueillie, le chant des cantiques, l'animaient d'un saint amour pour Marie.

S'éloignait-il de sa ville épiscopale pour la visite des paroisses de son vaste diocèse; faisait-il le voyage de Rome pour assister aux grandes fêtes de la canonisation des martyrs du Japon, ou pour prendre part au Concile Oecumenique du Vatican: entreprenait-il quelque grande œuvre pour le gloire de Dieu, il venait assister à l'office de l'archiconfrérie, il adressait la parole au peuple recueilli, et se recommandait aux prières de ses enfants. Au retour, il s'empressait de venir s'agenouiller aux pieds de Marie, pour lui exprimer sa reconnaissance.

"Je viens, disait-il, la dernière fois que nous avons eu le bonheur de l'entendre, je viens, selon ma coutume, remercier avec vous la sainte Vierge, la bonne Mère de Dieu, des grâces qu'elle m'a obtenues par son intercession puissante. Oui, la sainte Vierge, ma Mère, m'a protégé; c'est elle qui m'a ramené au milieu de mon peuple. Ah! que je suis heureux, mes très-chers frères, de me retrouver au milieu de mes enfants, dans cette eglise Saint-Jean, où Marie, notre mère, est honoré! Que je vous remercie des prières que vous avez adressées tous les jours à Marie, pour votre pasteur, pour votre évêque.....

"Ah! M. F., considérons-la toujours comme notre mère. Elle est la mère de Dieu; mais elle est aussi notre mère.

".....Prions-la avec ferveur et avec confiance, afin qu'elle accorde à tous sa puissante protection. Qu'elle donne bon secours à vos familles, aux pères et aux mères afin qu'ils élèvent chrétiennement leurs enfants; bon secours aux enfants si chers à son cœur de mère; bon secours aux pauvres, aux malades, aux voyageurs, aux affligés, afin qu'ils soient guéris, consolés et dirigés dans le chemin du salut; bon secours

aux pécheurs, afin qu'ils obtiennent miséricorde; bon secours à nous tous, afin que nous méritions la belle couronne qu'elle nous prépare dans le ciel."

C'est encore à la générosité de son cœur et à son amour pour vous, que votre église doit la faveur de posséder la précieuse relique de saint Aurèle. Le 3 octobre 1852, Mgr Baillargeon faisait solennellement la translation du corps de ce saint martyr, exhumé du cimetière de Sainte-Agnès, sur la voie Nomentane, à Rome.

" Il a donc toujours été pour vous un bon père, un pasteur zelé et fidèle, un pontife selon le cœur de Dieu.

" Que vous reste-t-il à faire pour celui qui vous a comblé de tant de bienfaits, pour le fondateur et le bienfaiteur de votre église, maintenant qu'il a rendu sa belle âme à Jésus-Christ? C'est lui-même qui va vous répondre par ces paroles de l'Esprit-Saint: "Souvenez-vous du jugement qu'il m'a fallu subir; car vous le subirez bientôt vous-mêmes.

" Lorsque, du haut de cette chaire, il vous annonçait les saints enseignements de l'Evangile, vous l'écoutiez avec amour et avec respect. Mais cela ne suffisait pas. La doctrine qu'il vous prêchait n'était pas la sienne; il prêchait la doctrine de Jésus-Christ, qui demeure éternellement. Or, qu'annonce-t-elle cette doctrine? sinon, qu'il existe un Dieu que vous devez aimer et servir parce qu'il est infiniment bon; un Dieu que vous devez craindre, parce qu'il est infiniment juste et puissant. Que vous dit-elle cette doctrine? sinon, l'obéissance et la soumission que vous devez à l'église, votre mère, et à ses lois saintes. Non, citoyens du faubourg Saint-Jean, vous n'oublierez jamais cette voix forte, douce et paternelle qui s'insinuait avec tant de suavité, et qui pénétrait avec tant de force dans vos âmes.

" Voulez-vous honorer sa mémoire, et lui procurer, dans l'empire même de la mort, le repos et la conso-

lation qu'il attend de vous? Mettez en pratique ce qu'il vous a si souvent recommandé.

" Vous savez, mes frères, que la vie la plus sainte et la mieux remplie n'est pas exempte de quelque tache, et que l'expiation qu'il faut en faire est rigoureuse. Malheur à la vie la plus louable, s'écrie saint Augustin, si vous l'examinez, ô mon Dieu, sans miséricorde. Vous prierez donc pour lui. La reconnaissance et la piété filiale vous en font un devoir. N'est-ce pas pour vous qu'il montait tous les jours au saint autel? N'est-ce pas pour vous qu'il ouvrait tous les jours les trésors intarissables de l'église ? Empressez-vous donc de secourir le plus tendre et le meilleur des pères. Demandez au Souverain Pasteur des âmes qu'il daigne accorder à son fidèle ministre la couronne qu'il a méritée par une vie sainte, et dont tous les instants ont été employés au service de l'église. *Inventus est fidelis; ideo dedit illi Dominus gloriam in gente sua.*

Analyse du discours de M. l'abbé Z. Charest, curé de Saint-Roch.

—

Nous aurions été heureux de pouvoir donner au public le texte même des paroles émues que prononça M. l'abbé Z. Charest, lorsque, au milieu des sanglots universels, d'une voix brisée par la douleur il annonça la triste nouvelle à ses paroissiens, et recommanda aux prières de son peuple l'âme de celui qui avait tant aimé en particulier l'église et les habitants du faubourg Saint-Roch. N'ayant pu nous procurer la lettre elle-même de cette touchante improvisation, nous allons cependant essayer d'en reproduire le sens. Notre brochure renfermera ainsi les paroles d'éloge qui ont été prononcées sur le vénérable Archevêque dans toutes les églises de Québec.

M. le Curé Charest, se faisant l'interprète de la douleur générale et parlant de l'abondance de son cœur, exhorta vivement ses paroissiens à prier pour

le repos de l'âme de Mgr Baillargeon ; et, afin de les engager à le faire avec plus d'ardeur et de dévotion, il leur rappela quelques-uns des titres qui donnent au vénérable prélat un droit spécial à leur souvenir et à leur reconnaissance. Il appuya d'abord sur sa qualité de premier pasteur, source et principe de cette attention toute paternelle qu'il montrait pour leur bonheur et le salut de leurs âmes, de cette joie qu'il ressentait en voyant leurs enfants puiser, en si grand nombre, une éducation solide et religieuse dans les excellentes institutions des Sœurs de la Congrégation et des Frères de la Doctrine Chrétienne ; enfin de la part si grande qu'il prit aux souffrances de tant de malheureux que les terribles incendies de 1866 et du 24 mai dernier avaient réduits à une extrême pauvreté.

Il rappela ensuite que les paroissiens de Saint-Roch avaient eu les prémices de son saint ministère, et que par là Mgr Ballargeon semblait avoir contracté l'obligation de les aimer davantage. Dans maintes circonstances, il avait donné des preuves de cette préférence. C'est ainsi qu'après son retour de Rome en 1851, il choisit l'église de Saint-Roch pour y chanter solennellement sa première grande messe comme évêque, le dimanche de la Trinité, parce que, ce jour-là même en 1822, il avait chanté sa première messe à Saint-Roch, le lendemain de son ordination. Egalement il y a six ans, Mgr l'Archevêque, toujours par un sentiment de bonté et pour faire plaisir aux paroissiens de Saint-Roch, suivant ses propres paroles, choisit les deux premiers dimanches de l'Avent pour donner dans leur église les mêmes sermons qu'il y avait déjà prêchés ces dimanches-là mêmes, juste quarante ans auparavant, c'est-à-dire, au début de son ministère.

M. le Curé finit par leur rappeler le chagrin véritable que Mgr l'Archevêque avait ressenti parce que sa santé affaiblie ne lui permit pas d'accomplir la promesse qu'il leur avait faite pendant le mois de

Marie, de leur annoncer la parole de Dieu encore une fois avant de mourir et de les bénir au nom du Souverain Pontife.

Analyse du discours de M. l'abbé B. McGauran, curé de Saint-Patrice.

—

Nous traduisons quelques unes des paroles adressées par le Curé de Saint-Patrice, à ses paroissiens, en leur annonçant la mort de Mgr Baillargeon.

Notre brochure renfermera ainsi les éloges divers qui ont été faits de l'illustre Prélat dans les quatre grandes églises de Québec.

" Déjà, Mes Chers Frères, vous avez appris que notre vénérable et bien-aimé Archevêque a rendu sa belle âme à Dieu. Votre douleur me dit que vous sentez amèrement la perte que nous venons de faire. Malgré nos prières, Dieu l'a arraché du milieu de nous. Il a vu que son serviteur avait été fidèle, qu'il avait fourni une carrière brillante d'œuvres méritoires, et il veut le récompenser. Tout ce que nous pouvons faire maintenant, c'est de pleurer, de prier et d'imiter autant qu'il est en notre pouvoir, les belles vertus qui ont acquis à Mgr Baillargeon, non-seulement l'amour et la vénération de ses enfants, mais encore le respect et l'estime de nos frères des diverses croyances protestantes.

" L'Eglise a perdu un de ses plus illustres et de ses plus saints prélats; mais c'est surtout à l'Eglise du Canada de pleurer sur la mort du vénéré Pasteur de Québec. Pendant de longues années il a travaillé avec ardeur pour la cause de la religion en ce pays. Chaque année il parcourait les parties les plus éloignées de son vaste diocèse, et comme son modèle, " il passait en faisant le bien." Après son retour de Rome, brûlant d'une sainte ardeur, il a entrepris, malgré la faiblesse de sa santé, la visite pastorale. Il avait mesuré ses forces d'après son zèle, mais il a été trompé. Il fut contraint d'abandonner sa visite. Il est mort

les armes à la main, et nous ne pouvons douter que sa récompense ne soit grande.

" Nous, Irlandais de Québec, nous devons verser des larmes amères sur la tombe de Mgr Baillargeon. Jamais vous n'avez eu d'amis plus sincère et plus dévoué. Plusieurs d'entre vous se souviennent encore de l'empressement qu'il montrait à secourir les émigrants, qui, chassés de leur patrie par des lois tyranniques, demandaient protection au Canada catholique. Il m'a souvent répété qu'il avait une affection particulière pour les exilés irlandais et qu'il se plaisait à leur faire du bien. Vous vous souvenez que, dans les années 1832, 34 et 47, à côté du Révd. M. Mac-Mahon, il bravait les fureurs du fléau, et portait sans cesse les secours de la religion aux malheureuses victimes. C'est alors que brillèrent les belles vertus de l'illustre et regretté défunt ; c'est alors qu'il prouva son grand amour pour ses frères souffrants. Avant de mourir, il y a quelques jours à peine, il a voulu nous donner une nouvelle preuve de son affection. A son retour de Rome, ce printemps, je lui demandai de venir au milieu de vous et de vous donner la bénédiction apostolique. Il était malade et ce dimanche-là en particulier il souffrait ; cependant il vint au milieu de nous, et eut la bonté de préparer un discours en anglais, afin de vous montrer qu'il faisait tous ses efforts pour vous plaire. C'est alors que nous l'avons vu, que nous avons aussi entendu sa voix pour la dernière fois.—Mais espérons que cette voix se fera toujours entendre pour nous, au ciel, où il est allé recevoir la récompense promise au bon et fidèle serviteur. "

Comptes-rendus des funérailles.

Nous empruntons au *Journal de Québec* et à la *Minerve* le compte-rendu des funérailles.

" Malgré, dit le *Journal*, la pluie qui tombait ce matin par torrents, dès sept heures, notre population se dirigeait vers la cathédrale, pendant que les cloches

de la ville sonnaient les glas funèbres, pour donner une dernière preuve d'estime, une dernière marque de reconnaissance à l'homme que, pendant près de quarante ans, notre ville a appris à admirer, comme prêtre, comme évêque et comme grand citoyen. La tristesse qui se peignait sur toutes les figures, faisait voir que les fidèles étaient sous le coup d'un grand deuil et que l'on allait descendre dans la tombe un personnage illustre, chargé pendant sa vie d'une noble mission, d'une immense responsabilité, et qui, pendant une longue carrière, avait donné l'exemple de toutes les vertus et de tous les dévouements.

" Dans ce concours immense de peuple qui se pressait aux alentours de l'archevêché et de la cathédrale, se trouvaient mêlées ensemble toutes les classes de la population, des personnes de toutes les croyances, tellement notre archevêque avait su, par son grand caractère et ses vertus, s'attirer l'estime de tous ceux qui le connaissaient.

" A neuf heures et demie, les prêtres au nombre d'environ deux cent cinquante, se rendirent à la chapelle intérieure du palais archiépiscopal.

" Quelques instants plus tard, NN. SS. les évêques de Montréal, d'Outaouais, de Kingston de Saint-Hyacinthe, des Trois-Rivières et de Rimouski vinrent s'agenouiller auprès du cercueil de leur vénéré collègue.

" Le cortége se mit en marche, mais comme il tombait une pluie battante, il dut renoncer à se rendre à la cathédrale par la rue Buade.

" La procession funèbre défila par les corridors qui vont de l'archevêché à la cathédrale. Le clergé passa d'abord.

" Immédiatement après venaient six élèves du Séminaire portant le drap mortuaire de la Congrégation dont Mgr l'Archevêque était un des membres.

" Mgr de Montréal et Mgr de Rimouski précédaient immédiatement le cercueil, NN. SS. les évêques Guigues, Horan, LaRocque, LaFlèche, portaient les coins

du poële. Les Marguilliers se tenaient à leurs côtés. Au moment où le cortége entrait dans la cathédrale, la musique du 69e régiment sous la direction de M. Lamont jouait une marche funèbre. Ces notes éplorées lancées dans le sanctuaire tendu de noir, et où ne pénétrait qu'un jour douteux, produisaient un effet des plus tristes.

" Après les évêques, venaient les membres de la famille de l'archevêque: M. le Dr. Baillargeon et son fils, M. l'abbé Baillargeon.

" Venaient ensuite le représentant de Son Excellence le gouverneur-général, Lord Lisgard, M. Irvine; Son Excellence le lieutenant gouverneur Sir. N. F. Belleau et son aide-de-camp, M. le major Taschereau; l'hon. M. Langevin; l'hon. M. Cauchon, président du Sénat.

" Le Juge-en-chef, M. Meredith.

" L'état-major du Canada: MM. les colonels Bourchier, Hamilton et Chandler.

" MM. les juges Caron, Taschereau et Stuart; l'hon. M. Chauveau, premier ministre de la province de Québec, l'hon. M. Irvine, l'hon. M. Starnes, l'hon. M. Blanchet, orateur de l'assemblée législative, M. Rhéaume M. P.; M. le Consul de France, M. Gauthier, M. le Chancelier Feer, M. le Grand-Vicaire Taschereau, Recteur de l'Université Laval, et les professeurs de toutes les facultés; M. le colonel Bagot et tous les officiers de son régiment. M. le colonel Lamontagne, M. le colonel Duchesnay et l'état-major et les officiers de la milice volontaire, les officiers du 8e et du 9e bataillon et de l'artillerie, figuraient en grand uniforme et en grand nombre. Son honneur le maire et les échevins et les conseillers, les médecins, le barreau, les notaires, M. Hearn, M. P. P. et l'Institut Catholique de Saint-Patrice, les marguilliers de Saint-Roch, la Société Saint-Jean-Baptiste, l'Institut Canadien, la Saint-Vincent de Paul, les élèves de l'Université et de l'Ecole Normale, les citoyens, parmi lesquels nous avons re-

marqué plusieurs anglais de cette ville, terminaient le cortége.

" Quand le cortége fut entré dans la cathédrale, il fut impossible d'y pénétrer. Jamais nous n'avons vu une foule aussi compacte dans cette église. Des enfants avaient trouvé moyen de se placer sur le sommet des poëles, sur les bancs, les balustres. enfin, il n'y avait pas un pouce d'espace libre.

" Mgr Bourget, assisté de M. Ed. Langevin, V. G., de M. l'abbé Martineau et de M. l'abbé Godbout, chanta le service.

" M. Gagnon était à l'orgue et dirigeait le cœur formé des elèves du Séminaire et de l'Union musicale. Il a fait exécuter une messe de plain chant harmonisé. Rien de grand comme cette musique grave et vraiment religieuse, rendue par ces voies mâles et pleines d'empleur.

" Il aurait été bien inaccessible à toute émotion celui qui serait resté froid à la vue de ce qui se passait alors à la cathédrale.

" Au milieu du sanctuaire reposait sur un catafalque, le corps de l'archevêque; un grand nombre de prêtres l'entouraient, et la foule silencieuse et recueillie priait dans toutes les parties de l'église.

" L'intérieur du chœur était tendu d'immenses draperies de crêpe noir semé de lames d'argent et montrant ça et là les emblêmes de la mort.

" A la hauteur de la corniche, de chaque côté, s'élevait des voiles de crêpe qui formaient comme une espèce de voûte à travers laquelle filtrait un jour discret. Cette demi-obscurité, luttant contre la lumière des cierges, donnait un air mystérieux et triste à la scène.

" Dans la nef, une large draperie courait le long des galeries latérales et des jubés. Des tentures voilaient tous les tableaux, toutes les croisées, et avec le reste des décorations funèbres, assombrissaient l'intérieur du temple.

Ces emblêmes de la mort, ce chant gravement soleu-

nel empreint de tristesse, étaient en harmonie avec les pensées qu'inspire la vue d'une tombe. Tout contribuait à rendre la scène aussi émouvante qu'imposante.

"Vers la fin du service, M. l'abbé Louis Pâquet monta en chaire, et au milieu d'un silence solennel, prononça l'éloge du vénérable prélat que tout l'archidiocèse de Quebec regrette. Jamais l'éloquence du jeune prédicateur n'a produit plus d'effet. Sa pensée élevée, traduite par une parole vibrante et sympathique, impressionnait vivement l'assistance.

"NN. SS. les évêques de Montréal, d'Ottawa, de Saint-Hyacinthe, de Kingston et des Trois Rivières, récitèrent ensuite les prières de l'absoute. Après le chant du *Libera*, on descendit le cercueil dans un caveau, du côté de l'épitre. Mgr Baillargeon repose à la place qu'il a désignée lui-même, près de ses amis, Mgr Plessis, Mgr Turgeon, non loin de l'illustre Mgr de Laval et de cette suite d'évêques célèbres comme lui par leurs mérites, et dont il a continué la glorieuse lignée, en donnant comme eux l'exemple de toutes les vertus."

Le compte-rendu de la *Minerve* est très détaillé ; c'est à regret que nous ne pouvons citer que ce qui suit :

"La grande et solennelle cérémonie au milieu de laquelle s'est faite l'inhumation de l'évêque métropolitain de cette province a eu lieu mardi matin, (18 octobre), à Québec. Le temps était affreux, la pluie ne cessait de tomber, mais rien ne put refroidir le zèle pieux de la population accourant de toutes parts pour verser une dernière larme et prononcer une dernière prière sur la tombe qui se fermait à jamais sur son illustre chef. Les rues avoisinant la cathédrale regorgeaient d'une multitude empressée. Comme marque de respect les magasins étaient fermés en grand nombre, et les citoyens anglais, dont il avait su conquérir le respect et la sympathie, ont suivi l'exemple des catholiques. Les pavillons avaient été hissés à mi-mât sur les vaisseaux dans le port, sur la

citadelle et les demeures des consuls français et américain, ainsi que sur les édifices publics.

" Dès neuf heures tout l'espace disponible dans la cathédrale était littéralement occupé. Malgré l'affluence incroyable qui a pu trouver place dans l'église, un grand nombre de personnes ont dû s'en retourner sans pouvoir franchir cette masse compacte de fidèles. Ce fait est un éloquent témoignage de l'estime profonde dont toutes les classes de la société entouraient le vénéré prélat. "

***

La presse anglaise a spontanément uni sa voix à toute la presse française du pays pour louer les belles vertus d'un homme qui fut aussi grand citoyen que grand évêque. Nous extrayons de deux journaux anglais de cette ville, quelques passages qui montrent en quelle haute estime la population protestante tenait Mgr Baillargeon. Le *Mercury*, dans son numéro du 13 octobre, jour même de la mort de l'illustre prélat, s'exprime ainsi. " Le défunt Archevêque fut curé de Québec pendant le grand choléra de 1832; le zèle infatigable qu'il déploya dans cette circonstance, ses efforts pour établir la paroisse du faubourg Saint-Jean, l'encouragement qu'il donna au Bon Pasteur et à d'autres œuvres de charité, la constante affabilité de ses manières, tout cela le rendit cher à son troupeau. Sa mort sera vivement déplorée par tout le monde, non-seulement par ses ouailles, mais aussi par tous ceux qui ont eu occasion de connaître ses belles dispositions et ses grandes qualités. "

Le langage du *Chronicle* du 14 octobre est extrêmement remarquable. "Quoique ce soit un pénible devoir, même pour nous qui appartenons à une autre croyance, d'annoncer la mort de l'Archevêque Baillargeon, ce devoir cependant se trouve à côté d'une tâche agréable lorsque, comme dans la circonstance présente, nous pouvons de tout cœur rendre hommage

à un caractère doux, bienveillant, libéral et paternel, et à toutes ces excellentes et aimables qualités qui ne manquent jamais, dans les relations sociales, de faire oublier les différences de croyances, et qui rendent un homme cher à ses semblables, à quelque dénomination qu'ils appartiennent.... Les dons de l'esprit ne lui faisaient certes pas défaut. Cependant qui ne préférerait pas garder le souvenir d'un homme surtout à cause des dons du cœur, à cause de ces nobles et précieuses qualités qui découlent de la source la plus pure et la plus haute à laquelle il soit possible de puiser. Ce sont là les liens les plus aimables et les plus forts qui unissent ensemble les diverses parties de la société ; ce sont là les influences qui banissent l'ignoble écume de l'égoïsme, et déploient, avec l'éclat le plus attrayant, le plus pur métal de l'humanité. C'est une maxime reçue partout, que le mérite d'un homme n'est complètement apprécié qu'après sa mort. Aussi n'est-ce que maintenant que nous pourrons bien mesurer le vide immense que laisse parmi nous le départ de l'Archevêque de Québec."

Extrait du mandement de MM. les administrateurs et discours de M. l'abbé J. Auclair, curé de N.-D. de Québec.

—

Le dimanche qui a suivi les funérailles de Mgr l'archevêque, (23 octobre), M. le Curé de Notre-Dame de Quebec, a lu au prône le mandement des administrateurs de l'Archidiocèse. Nous en extrayons ce qui suit:

" Déjà, Nos Très-Chers Frères, vous avez appris la nouvelle du grand malheur qui vient de frapper l'Archidiocèse de Québec. Monseigneur Charles-François Baillargeon notre vénérable et bien-aimé pasteur, a rendu à Dieu, jeudi dernier, sa belle âme faite pour le ciel. Nous n'avons pas besoin de faire ici son éloge, car vos regrets et vos pleurs montrent assez combien vous saviez apprécier les qualités éminentes dont le

Seigneur l'avait enrichi. Jamais en effet nous ne pourrons oublier cette douceur qui lui captivait tous les cœurs; ce zèle dont il était embrasé pour le salut de nos âmes; cette charité qui le faisait compatir à toutes les douleurs, cette piété qui respirait dans toutes ses actions; cette mortification qui, malgré la grande faiblesse de sa santé, ne lui permettait pas de se reposer, ni de se ménager, quand il s'agissait de remplir le moindre de ses devoirs.

Nous avons tous été, N. T. C. F., les témoins et les objets de cette sollicitude pastorale qui le consumait jour et nuit, et, si quelque chose pouvait nous consoler de sa perte, ce serait la pensée qu'il a été ce Bon Pasteur dont Notre-Seigneur a voulu nous donner dans sa propre personne un modèle parfait. Une vie si remplie de bonnes œuvres ne méritait-t-elle pas d'être couronnée par une heureuse mort ? Ah ! sans doute, si nous devions en juger, suivant les idées du monde, il faudrait plaindre le regretté prelat de ces cruelles douleurs qui l'ont tourmenté pendant tout le temps de sa longue maladie; il faudrait le plaindre de cette agonie si pénible qui a été pour lui une chaine non interrompue de souffrances presque intolerables. Mais aux yeux de la foi, quelles richesses dans cette entière résignation à la volonté divine dont il nous a donné l'exemple ! Quels mérites sans nombre dans cette patience inaltérable qui laissait à peine soupçonner le supplice continuel qu'il endurait ! Quelle couronne enfin dans cette union continuelle à Jésus souffrant sur la croix ! car, nous en avons été les témoins dans ses derniers moments, le vénérable malade aimait a tenir le crucifix dans ses mains défaillantes, et approchait souvent de ses lèvres ce signe d'amour et de salut, en demandant à Dieu d'avoir pitié de son ame. Ce recours à la miséricorde de Dieu était sa consolation et son espoir, quand la pensée des redoutables jugements de Dieu se présentait à son esprit.

Entrons, nous aussi, N. T. C. F., dans les sentiments qui animaient le Pasteur vener, dont nous deplorons

la perte, et continuons d'élever vers Dieu nos mains suppliantes, pour lui demander d'exercer en sa faveur cette clémence dont a besoin toute âme appelée à comparaître devant le tribunal du juste Juge qui *sonde les cœurs et les reins*, suivant l'expression du Roi Prophète. " O Dieu, " s'écrie le saint homme Job, " les cieux ne sont pas purs à vos yeux, et vos anges mêmes ne sont pas sans tache devant votre lumière! "

Après la lecture du mandement M. le Curé a ajouté les paroles suivantes, au milieu d'un pieux et profond silence:

" Mes frères, on a beaucoup dit, beaucoup écrit sur l'événement qui vient de plonger dans le deuil et les larmes, non seulement la ville de Québec, tout le Diocèse, toute la Province ecclésiastique, mais le pays tout entier. Tous les écrivains qui dirigent la presse ont rivalisé de zèle, à qui ferait le plus bel éloge de Mgr C. F. Baillargeon, le dernier archevêque de Québec—et au milieu de ce concert unanime de louanges si bien méritées, aucune voix n'a été plus touchante et plus éloquente que celle de nos frères séparés.

" Mes frères, après tant et de si beaux sentiments exprimés avec un rare bonheur par la presse toute entière; après les paroles si heureusement inspirées qui ont retenti du haut de cette chaire, sur la tombe même de l'Illustrissime défunt; après le mandement de MM. les administrateurs, qui reflète si bien votre deuil, vos pleurs et vos justes regrets; mes frères, il semble que je ne devrais pas ouvrir la bouche sur un pareil sujet.

Cependant on n'a pu, on n'a dû vous montrer qu'à grands traits le caractère et les vertus de Mgr Baillargeon. Après une vie sacerdotale de 48 ans, employée comme le saint prélat avait employer la sienne, que de traits oubliés! que de saintes choses ignorées, parceque lui-même les avait couvertes du voile de son humilité!

" Je vais choisir, entre mille autres, quelques faits

saillants de la vie curiale de l'illustre défunt. On sait que le caractère de Mgr Baillargon était la bonté, mais une bonté incomparable et sans limites. De cette immense bonté découle partout sur son passage la charité envers ceux qui souffrent. Qui pourrait énumérer ses aumônes en faveur des pauvres ! Elles étaient de tous les jours et de tous les instants. Qu'il suffise de noter quelques-unes des principales œuvres qui procèdent de cette charité inépuisable. Celles-là ne sont pas des aumônes passagères; ce sont des fondations de charité, d'où jailliront longtemps encore après le fondateur, des actes d'une bienfaisance permanente pour toutes les infortunes.

"Ainsi, la belle et sainte société de saint Vincent de Paul est sortie de son cœur charitable—et tout le monde sait aujourd'hui quelle somme de bien s'est opéré dans notre ville, par le moyen de cette fondation admirable. Comme toutes les bonnes choses, cette œuvre ne fut d'abord que le grain de sénevé; mais aujourd'hui elle est un grand arbre dont les branches fertiles et productives nourrissent des fruits de la charité, des milliers de pauvres, les meilleurs amis du ciel.

"La Saint-Vincent de Paul, qui a son principal centre à Québec, où elle a pris naissance, est établie dans toutes les villes du Canada, et même dans quelques paroisses populeuses.

"Mais ce n'était pas assez de l'aumône corporelle. Nourrir les pauvres, c'est une sainte chose, sans doute; mais hélas! trop souvent les résultats n'en sont que passagers, et après la crise des misères temporelles, bien des pauvres n'en deviennent ni plus sages ni plus chrétiens. Procurer aux nécessiteux la nourriture de l'âme et du cœur; leur fournir le pain de l'intelligence, par l'instruction et l'éducation morale; voilà surtout l'aumône à laquelle s'attacha Mr. Baillargeon curé de Québec. Il sut distribuer cette aumône du ciel, en établissant partout où il put le faire des écoles gratuites pour les enfants pauvres.

Des classes pour les riches, des colléges, des couvents pour les hautes études, les citoyens fortunés peuvent toujours les procurer à leurs enfants: ceux-là n'ont guère besoin de protection. Mr. le curé Baillargeon donna donc tous ses soins à l'éducation des pauvres; et il réussit avec un bonheur dont les heureux effets se font sentir aujourd'hui plus que jamais dans notre ville. Donc au mois d'août 1843, arrivait à Québec un détachement du bel institut des frères de la Doctrine Chrétienne, ayant à sa tête comme supérieur le très-cher frère Zozime, qui a laissé un si beau souvenir au milieu de nous. Quelques jours plus tard, on chantait dans cette église cathédrale une grande messe solennelle, pour implorer le secours du ciel en faveur de ces nouvelles écoles.

"En décembre de la même année, on faisait incorporer la société d'éducation, dont l'existence comme société privée remonte à 1822; et le gouvernement, approuvant l'heureuse idée d'établir ici l'institut des chers frères, dota la société d'éducation d'une somme généreuse qu'il a toujours payée jusqu'à ce jour, et qu'il continuera de payer, espérons-le, pour le soutien des écoles pauvres.

"M. F., personne n'a oublié l'immense incendie de 1845, qui dévora une grande partie de notre ville. Au milieu des gemissements de tant d'infortunés jetés sur les chemins, se faisaient entendre en les dominant, les sanglots des enfants pauvres, dont l'asile n'avait pas été épargné. La maison des chers frères, acquise à tant de frais et à force d'aumônes, était devenue la proie des flammes! On se rappelle que cette maison fut de suite relevée de ses ruines et que les enfants infortunés purent y reprendre leurs classes. Mais ce que la plupart n'ont jamais su peut-être, c'est que cette nouvelle bâtisse fut érigée, en presque totalité, par les deniers de Mr. le curé Baillargeon. On conçoit qu'il était difficile d'attendre du secours au milieu de tant de ruines et quand il fallait déjà secourir tant d'autres infortunes. D'ailleurs, le cœur si paternel du

curé de Québec voyait là la plus touchante infortune à soulager. Il ne recula devant aucun sacrifice, et l'école des chers frères reprit son cours ordinaire. Aujourd'hui les classes de nos chers frères se font sur tous les points de la ville, et l'on ne saurait trouver rien de préférable sous le rapport de l'éducation et de l'instruction primaire.

" Mes Frères, une autre œuvre de charité dut attirer l'attention de Mgr l'archevêque Baillargeon; celle-ci est plus récente; je veux parler de l'asile du Bon Pasteur. Des âmes se perdaient, et se perdaient sans ressources, faute d'une maison pour les recevoir, alors même que la grâce du répentir venait leur inspirer de meilleurs sentiments. Des dames pieuses s'étaient réunies pour tenter un moyen de conversion qui avait réussi en d'autres localités. C'était en 1850. Quelque temps après, Mgr Baillargeon, devenu Administrateur, se hâta d'ériger cette association en communauté religieuse, et depuis lors, un nombre considérable de ces infortunées, descendues jusqu'à la plus grande misère morale, ont été reçues et converties dans cet asile, le refuge assuré des pécheresses, et sont devenues des modèles de piété et de vertus chrétiennes.

" C'est ainsi que Mgr Baillargeon ne manquait aucune occasion de faire du bien à ses ouailles, surtout quand il y avait une douleur à soulager: charité de tous les instants pour les souffrances du corps: charité durable et permanente dans ses fondations pour les maladies de l'âme.

Mes Frères, au nom de la fabrique de Quebec, et par conséquent, de tous les paroissiens, je suis heureux d'acquitter publiquement une dette de reconnaissance, à la mémoire de Mgr Baillargeon. A son instigation, il y a cinq ans, l'archevêque voulut bien payer la moitié du prix des magnifiques ornements noirs que vous voyez déployer dans nos grandes solennités funèbres, et qui ont servi à la sepulture de nos deux derniers archevêques de Québec.

" Plus récemment encore, quelques semaines seulement avant sa mort, Mgr l'archevêque donnait à notre fabrique treize ornements d'autels très-propres, pour les offices de la semaine, ceux qui nous étaient les plus indispensables, parce qu'ils sont d'un usage plus fréquent. Mes frères, j'ai du bonheur à vous faire connaître quelle délicatesse avait engagé Monseigneur à nous faire cette dernière largesse, précédée de tant d'autres que je passe sous silence. Vous vous rappelez que, l'an passé, la ville, par une souscription spontanée, avait voulu payer à Mgr l'archevêque qui partait pour le Concile, les frais de son voyage et de son séjour dans la Ville Eternelle. Une bourse avait été faite à ce digne Père du Concile, assez ronde pour lui permettre de vivre à Rome, en prince de l'Eglise. Eh bien! après avoir vécu, là comme partout ailleurs, avec modestie et simplicité, sans manquer toutefois à la dignité de son rang, Monseigneur se trouvait, à son retour, n'avoir pas dépensé la somme entière qu'on lui avait présentée, et n'en voulant rien réserver pour lui-même, il fit acheter, à Lyon, pour la cathédrale, les ornements dont j'ai parlé plus haut.

" Mais cela payé, il restait encore trop riche d'un certain nombre de piastres, qui lui pesaient comme un remords; et huit jours avant son décès, Sa Grâce nous faisait adresser une magnifique écharpe pour la bénédiction du Saint-Sacrement.

" Mes frères, il faut terminer, et je vais le faire en vous citant un trait remarquable de la vie de Mgr l'archevêque Baillargeon. Pour nous, catholiques, nous croyons que rien n'arrive sans l'intervention de la Providence. Nous croyons même que cette Providence divine daigne se révéler quelque fois, d'une manière éclatante, aux âmes pures et saintes qui sont dignes d'une telle faveur. Nous en avons une nouvelle preuve dans les paroles mêmes de celui que nous pleurons. C'est une lettre écrite de Rome le jour même de sa consécration épiscopale. Elle est adressée à son digne frère, le vénérable curé de Saint-Nicolas,

en date du 23 février 1851. Cette lettre admirable est déjà connue de tous ceux qui lisent les journaux; mais elle est, et elle resterait longtemps ignorée des infortunés qui n'ont pas cet avantage."

Ici M. le Curé lut la lettre qui se trouve citée plus haut, dans la notice biograghique, et qui commence par ces mots: *En face de l'île aux Grues.*

"Mes frères, quand une vocation est ainsi visiblement préparée et dirigée par la Providence, on est moins surpris de voir opérer des vertus héroïques, parceque cette Providence aura su départir à ceux qu'elle conduit de la sorte les qualités et les grâces nécessaires à leurs hautes fonctions. C'est aussi ce qui doit nous faire espérer que Mgr l'archevêque Baillargeon, cet instrument si visible et si docile de la Providence, a déjà reçu la récompense due à tous ses mérites.

Personne n'a pu répéter avec plus de vérité les paroles de l'apôtre mourant: J'ai combattu le bon combat—j'ai achevé ma course—j'ai gardé la foi—une couronne m'attend en toute justice. *Bonum certamen certavi—cursum consummavi—fidem servavi—reposita est mihi corona justitiæ. Amen.*

LISTE DES PRÊTRES PRÉSENTS AUX FUNÉRAILLES.

—

VICAIRES GÉNÉRAUX.

Caron (Chs. Ol.), V. G., Trois-Rivières.
Caron (Thos.), V. G., Nicolet.
Cazeau (C. F.) V. G., Québec.
Crenier (Jos.), V. G., Saint-Hyacinthe.
Druon (Z.), V. G., Burlington, E. U.
Jamot (J.), V. G., Toronto.
Langevin (Edm.), V. G., Rimouski.
Mailloux (Alex.), V. G., Québec.
Millier (Hil.), V. G., Saint-Hyacinthe.
Moreau (L. Z.), V. G., Saint-Hyacinthe.
Poiré (Chs.), V. G., Saint-Anselme.
Proulx (Ls.), V. G., Beauce.
Raymond (J. S.), V. G., Saint-Hyacinthe.
Taschereau (E. A.), V. G., Québec.

SUPÉRIEURS.

Baile, Sup. du Séminaire de Saint-Sulpice.
Bâteau, Sup. Sainte-Anne.
Derval (Fer..., Sup. du collége de l'Assomption.
Durocher, Sup. des O. M. I.
Point, S. J., Supérieur des Jésuites, Québec.
Sachë, S. J., maître des Novices, Montréal.
Tassé, Sup. Sainte-Thérèse.
Vander Berghe, Provincial des PP. Oblats.
Villandre (Rév. P.), Sup. Cong. Sainte-Croix.

CURÉS, VICAIRES, PROFESSEURS, ETC.

Archambault (L. M.) Saint-Hugues.
Auclair (Jos.), curé de Québec.
Audet (Ernest), Sainte-Anne de la Pocatière.
Audet (Oct.), Séminaire de Québec.
Audet (Pierre), Saint-Fabien.

Baillargé (J. F.), Séminaire de Québec.
Bailliargeon (Chs.), secrétaire de l'Archevêché.
Baillargeon (F.), Trois-Rivières.
Bayard (J.), London.
Beaubien (Ov.), Maskinongé.
Beaubien (N.) Saint-Pierre, Riv. du Sud.
Beaudet (Hubert), Saint-Ephrem.
Beaudet (Ls.), séminaire de Québec.
Beaudry (Auguste), Charlesbourg.
Beaumont (Chs.), Saint-Joachim.
Beauregard (J.), anc. curé, Saint-Hyacinthe.
Bégin (Chs.), Rivière-Ouelle.
Bégin (F. X.), Saint-Pacôme.
Bélanger (N.), Deschambault.
Bergeron (A.), séminaire de Québec.
Bernard (L. T.), Sainte-Julie.
Bernier (B.), Saint-Gilles.
Bernier (Jules), Saint-Ferdinand d'Halifax.
Bérubé (Jos.), Saint-Flavien.
Bilodeau (Mart.), Saint-Anaclet.
Birs (E.), du diocèse de Montréal.
Blais (A. A.), Pensionnat de l'Université.
Blais (Wolaston), Saint-Raymond.
Blanchard (L. C.), Saint-Hyacinthe.
Blanchet (A.), Saint-Augustin.
Blouin (J. B.), N. D. de Lévis.
Bochet (Cyr.), Tingwick.
Bois (Et.), Maskinongé.
Bolduc (J. B. Z.), archevêché.
Bonenfant (Jos.), Berthier.
Bonneau (Ed.), chapelain des Militaires.
Boucher (Ans.), Valcartier.
Boucher (Frs.), Saint-Ambroise.
Bourassa (Jos.), Saint-Bernard.
Bouret (L. A.), Bonne Sainte-Anne.
Brisset (Jos.), Sainte-Scholastique.
Braün, S. J , Montréal.
Brunet (Félix), Sainte-Sophie.
Brunet (Ov.), seminaire de Québec.
Campeau (Ant.), Beaumont.
Casgrain (Alph.), Sainte-Louise.
Casgrain (George), Saint-Etienne.
Casgrain (H. R.), vicaire, Québec.
Catellier (Ferd.), Saint-George, Beauce.
Catellier (Jos.), Saint-Roch de Québec.
Cauvin (Rév. P.), O. M. I. Montréal.
Champoux (L. Z.), collége de Terrebonne.

Chandonnet (Ths. A.), École Normale Laval.
Chaperon (J. C.), Tring.
Charest (Z.), curé, Saint-Roch de Québec.
Clarke (P. G.), Saint-Basile.
Cloutier (Chs.), Saint-Ferréol.
Cloutier (J. C.), Cacouna.
Connelly (J.), Saint-Patrice, Québec.
Corbeil (Ferd.), Saint-Jean d'Iberville.
Côté (F. X.), séminaire de Nicolet.
Côté (Georges), séminaire de Québec.
Dassylva (Polyc.), Saint-Henri.
De la Chevrotière (J.), Sainte-Famille.
Delâge (F. X.), Islet.
Demers (Ed.), Ile-aux-Grues.
Dequoi (Jos.), Sainte-Scholastique.
Désilets (Luc), Cap de la Madeleine.
Desnoyers (Alfred), Saint-Pie.
Déziel (J. D.), N. D. de Lévis.
Dion (E. V.), Sainte-Hénédine.
Dionne (P.), Saint-Alban.
Dostie (L. H.), Gentilly.
Dowd (M.), Saint-Patrice, Montréal.
Drapeau (Jos. Oct.), Sainte-Françoise, Rimouski.
Drolet (Geo.), Saint-Michel.
Drolet (Pierre), Cap-Rouge.
Dufour (Ed.), Saint-Lazare.
Dufresne (A. E.), Sherbrooke.
Dugal (R. P.), congrégation Sainte-Croix.
Dumontier (F.), Portneuf.
Dunn (W.), Sainte-Anne de la Pocatière.
Dupuis (L. A.), Sainte-Anne de la Pérade.
Durocher (J. B.), Sainte-Victoire.
Fafard (Amb.), Inverness.
Faucher (O.), Saint-Pierre, I. O.
Forgues (M.), Saint-Laurent (I. O.)
Fortier (L. T.), Nicolet.
Fortin (Max.), Saint-Aubert.
Fournier (Ls.), Saint-Colomban.
Fréchette (W.), Batiscan.
Frenette (C. E.), Islet.
Gagné (F.), Broughton.
Gagnon (J. F.), Berthier de Montréal
Gagnon (L. J.), vicaire, Saint-Jean, Québec.
Gauthier (A.), Laval.
Gauthier (Ls.), séminaire de Québec.
Gauvin (Marc.), Saint-Irénée.
Gauvreau (A.), Saint-Nicolas.

Gingras (N.), Baie-Saint-Paul.
Girard (Jos.), Sainte-Julie.
Girouard (H.), Saint-Simon de Montréal.
Giroux (G.), Saint-Ambroise.
Godbout (Ad.), séminaire de Québec.
Godbout (Narc.), Cap-Santé.
Gosselin (A. H.), Sainte-Jeanne.
Gosselin (F. H.), Saint-Roch, Québec.
Gravelle (Isidore), Laprairie.
Grenier (J. B.), Saint-Henri.
Guay (F. X.), Saint-Epiphane.
Guertin (J. N.), Saint-Casimir.
Guilmette (E.), Sainte-Luce.
Hallé (Etienne) Sainte-Marguerite.
Hallé (Ls.), Lambton.
Hamel (Thos. E.), séminaire de Québec.
Hamelin (L. H.), Chapelain de l'Hôpital-Général.
Harkin (P. H.), Saint-Colomban.
Hébert (N. T.) Kamouraska.
Hébert (Oct.), Saint-Arsène.
Hicks (E. H.), chanoine de Montréal.
Hoffman (Jos.) collège de Lévis.
Houde (T.), seminaire de Québec.
Huberdeau (G.), Saint-Vincent de Paul, Montréal.
Hudon (Jos.), N. D. de Lévis.
Hudon (Jos.), Saint-Philippe de Néri.
Kelly (P.), Saint-Edouard de Frampton.
Kérouack (H.), Saint-Joseph de Lévis.
Laberge (Jos.), Ancienne Lorette.
Ladrière (Aug.), Ile Verte.
Lagacé (P.), vicaire, Quebec.
Lagueux (Jos.), Rivière-du-Loup.
Lahaye (L.), Saint-Jean-Deschaillons.
Laliberté (Napo.), de l'Archevêché.
Langis (Ls.), collége de Lévis.
Laverdière (C. H.), séminaire de Québec.
Leclerc (A. N.), Gazette des Familles.
Lefebvre (Rév. P.), O. M. I. Québec.
Légaré (Adolphe), séminaire de Québec.
Legaré (Cyr.), séminaire de Québec.
Legaré (Victor), séminaire de Québec.
LeMoine (R. P.), Ottawa.
Lemieux (M.), chapelain, Hôtel-Dieu de Québec.
LeMoine (Geo.), chapelain des Ursulines, Québec.
Lenoir, directeur du collége de Montréal.
Lepage (Ath.), vicaire Saint-Jean, Québec.
Lessard (P.), Saint-Roch, Québec.

Levêque (J. E.), Saint-Marc.
Loranger (C. A.), Lanoraie, Montréal.
Maingui (Nap.), séminaire de Québec.
Marceau (Hil.), Petite-Rivière.
Marceau (Ludger), Saint-Anselme.
Marchesseau (L.), Sainte-Rosalie.
Marcotte (J. O.), Lavaltrie.
Marquis (Jos.), séminaire de Québec.
Martel (J. A.), Saint-Joseph, Beauce.
Martel (J. L.), Saint-Jean-Chrysostôme.
Martin (Jos.), Saint-Agapit.
Martineau (David), Saint-Charles.
Masson (L. A.), Danville.
Matte (Damase), Saint-Calixte de Somerset.
McGauran (B.), Saint-Patrice, Québec.
Méthot (M. E.), séminaire de Québec.
Michaux (J. E.), Saint-Onésime.
Michon (J. D.), Saint-Ours.
Montminy (Th.), séminaire de Québec.
Morin (Frs.), Saint-Jean, I. O.
Morisset (Léon), séminaire de Québec.
Morisson (F.), Saint-Cyprien.
Neville, (J.), Saint-Patrice, Québec.
Oliva (Fred.), Saint-Lambert.
Ouellet (H.), séminaire de Saint-Hyacinthe.
Pâquet (Benj.), séminaire de Québec.
Pâquet (Ls. H.), séminaire de Québec.
Paradis (F. J.), Saint-Raphaël.
Paradis (Od.), Sainte-Anne de la Pocatière.
Parent (L. E.), Pointe-aux-Trembles.
Parent (Ls), Saint-Jean-Port-Joli.
Patry (P.), Saint-Pascal.
Pelletier (André), collége de Sainte-Anne.
Pelletier (Narcisse), Stanfold.
Pepin (T.), Boucherville.
Perras (J. B.), Saint-André.
Pilote (F.), Saint-Augustin.
Plamondon (F. X.), Saint-Roch, Québec.
Pothier (Ls.), Warwick.
Potvin (Hyac.), Saint-Denis.
Poulin (Chs.), Saint-Dominique.
Poulin (Ls.), Saint-Isidore.
Pouliot (Chs.), Saint-Joseph de Lévis.
Pouliot (Pasc.), Saint-Gervais.
Provançal (J A.), Saint-Césaire.
Provencher (L.), rédacteur du Naturaliste-Canadien.
Racine (Ant), église Saint-Jean, Québec.

Resther, S. J., Québec,
Rheault (Ls.), évêché des Trois-Rivières.
Richard, collège des Trois-Rivières.
Richardson (W.), Saint-Malachie.
Roussel (D.), Saint-Roch, Québec.
Roussel (P.), pensionnat de l'Université.
Rousselot (V.), séminaire de Saint-Sulpice.
Rousseau (Léon), Saint-Thomas.
Rousseau (Ulr.), Sainte-Famille, I. O.
Routhier (H.), Saint-Joseph de Lévis.
Roy (Guill.), Sainte-Anastasie.
Roy (Léon), Lotbinière.
Roy (Pierre), Saint-Norbert.
Royer (F. A.).
Sanfaçon (L.), séminaire de Québec.
Sax (P.), Saint-Romuald.
Saint-George (Chs.), Saint-Athanase.
Sasseville (J.), Sainte-Foye.
Sirois (Jos.), Cap-Saint-Ignace.
Suzor (H.), V. F., Saint-Christophe.
Taillon (L. M.), Varennes.
Talbot (Geo.), Saint-Antonin.
Tanguay (Cyp.), A. D. C.
Tessier (F. X.), Saint-François, Beauce.
Têtu (D. H.), Saint-Roch-des-Aulnets.
Thibodeau (H.), Rivière-du-Loup, Trois-Rivières.
Tourigny (L.), Saint-Grégoire.
Tourigny (Z.), Saint-Grégoire.
Tremblay (Grégoire), Beauport.
Trudelle (Chs.), Saint-François, Rivière du Sud.
Turcotte (Ls.), Ile Perrot.
Vallée (J. B.), Saint-Paul de Montmagny.
Valois (A. L.), de Montréal.
Vanasse (F. X.),
Vézina (Désiré), séminaire de Rimouski.
Vignon, S. J., Montréal.
Vincent (P.), séminaire de Québec.
Winter (P. C.), Rimouski.